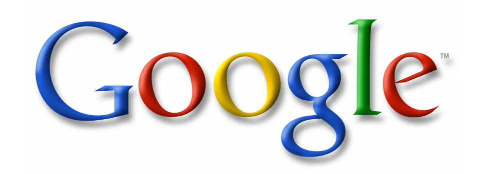
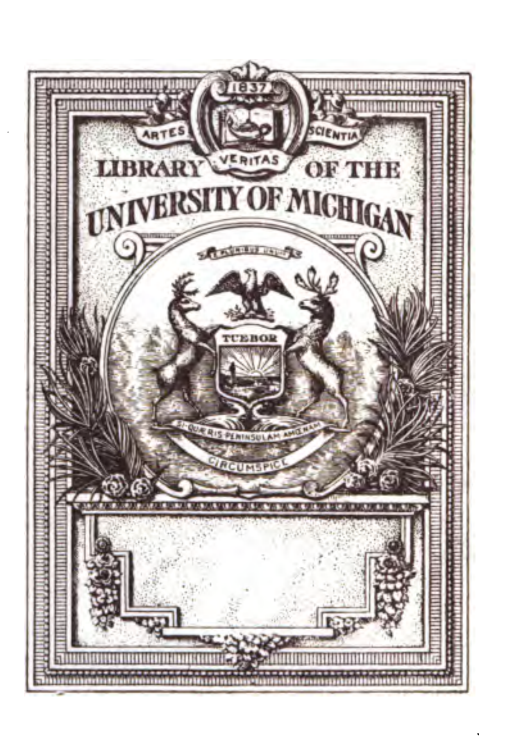
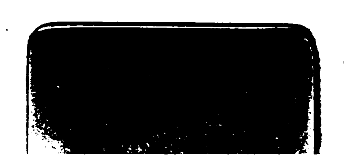



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

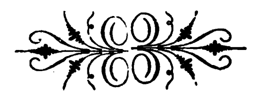


BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

SALOMON REINACH

L'ORIGINE DES ARYENS

HISTOIRE D'UNE CONTROVERSE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

LXVII

L'ORIGINE DES ARYENS

(Histoire d'une Controverse)

AUTRES PUBLICATIONS DE M. S. REINACH

Manuel de Philologie classique, deuxième édition, Hachette, 1883-1884.

Catalogue du Musée Impérial de Constantinople. Constantinople, à la direction du Musée, 1882. (Epuisé.)

Notice biographique sur Ch.-Joseph Tissot, Klincksieck, 1885.

Traité d'Épigraphie grecque, Leroux, 1885.

Grammaire latine à l'usage des classes supérieures, Delagrave, 1885.

Instructions pour la recherche des antiquités en Tunisie, Imprimerie nationale, 1885.

Recherches archéologiques en Tunisie par E. Babelon et S. Reinach, Imprimerie nationale, 1886.

La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain, Leroux, 1886.

Conseils aux voyageurs archéologues, Leroux, 1886.

Précis de grammaire latine, deuxième édition, Delagrave, 1887.

Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina, catalogue raisonné par E. Pottier et S. Reinach, Imprimeries réunies, 1887.

La Nécropole de Myrina, par E. Pottier et S. Reinach, 2 vol., Thorin, 1886-1887.

Géographie de la province romaine d'Afrique, par Ch. Tissot. Les Itinéraires, ouvrage publié d'après le manuscrit de l'auteur avec des notes et des additions, Imprimerie nationale, 1888.

Atlas de la province romaine d'Afrique, deuxième édition, Imprimerie nationale, 1891

Esquisses archéologiques, Leroux, 1888.

Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, sous la direction de Phillippe Le Bas (1842-1844), Firmin-Didot, 1888.

Etudes d'archéologie et d'art, par Olivier Rayet, avec une notice biographique sur l'auteur, Firmin-Didot, 1888.

Les Gaulois dans l'art antique et le Sarcophage de la Vigne Ammendola, Leroux, 1889.

Antiquités nationales. Époque des Alluvions et des Cavernes, Firmin-Didot, 1889.

Essai sur le libre arbitre de Schopenhauer, traduit et annoté, cinquième édition, Alcan, 1890.

L'Histoire du travail en Gaule à l'Exposition universelle de 1889, Leroux, 1890.

Minerva, introduction à l'étude des classiques scolaires, par le Dr Gow, ouvrage adapté aux besoins des écoles françaises, troisième édition, Hachette, 1891.

Peintures de Vases antiques recueillies par Millin (1808) et Millingen (1813), Firmin-Didot, 1891.

Antiquités de la Russie méridionale, par N. Kondakof, J. Tolstoï et S. Reinach, Leroux, 1891-1892.[1]

Catalogue sommaire du Musée de Saint-Germain-en-Laye, in-12, deuxième édition, Imprimeries réunies, 1891.

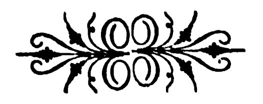
Chroniques d'Orient, 1883-1890. Firmin-Didot, 1891.

Antiquités du Bosphore cimmérien, avec un texte nouveau, Firmin-Didot, 1892.

SALOMON REINACH

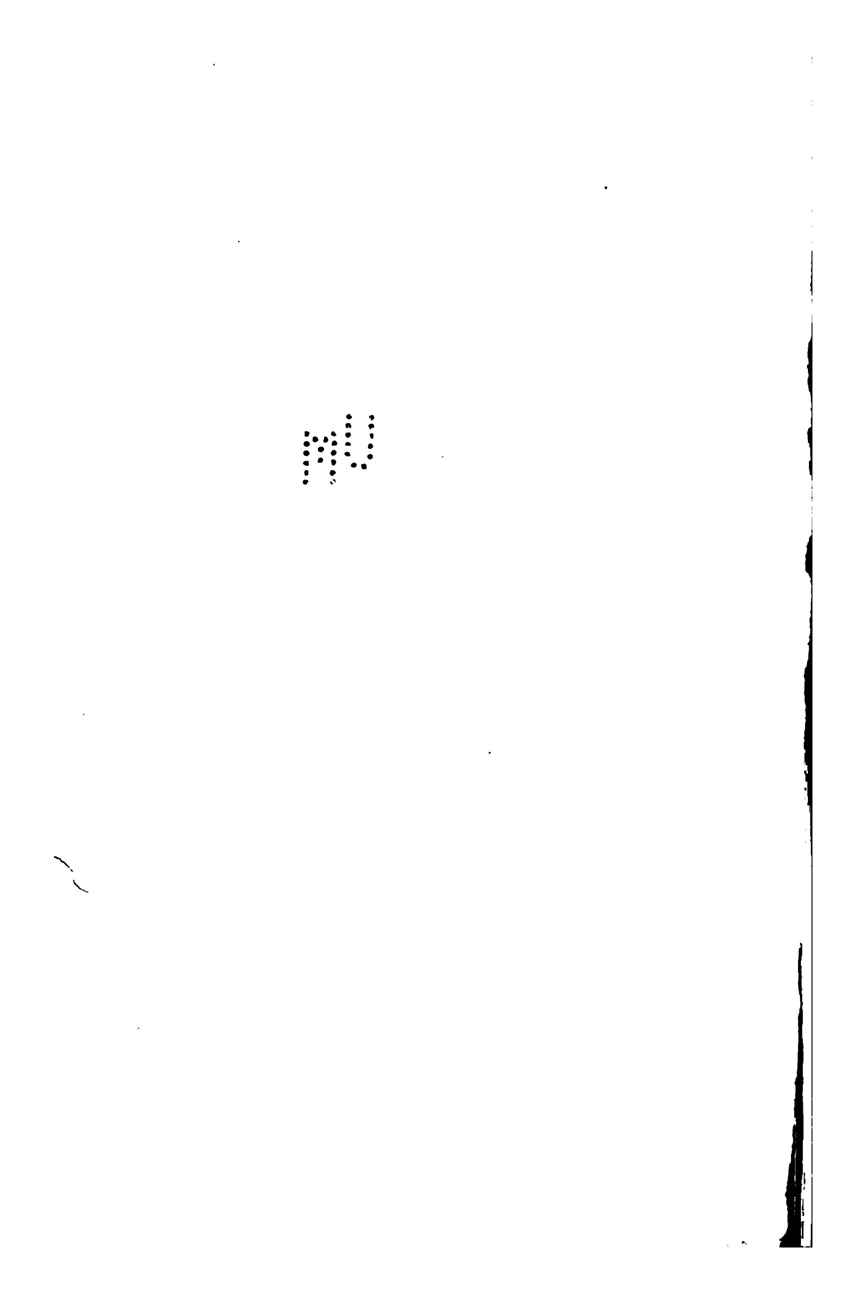
L'ORIGINE DES ARYENS

HISTOIRE D'UNE CONTROVERSE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892





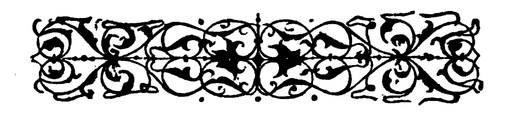
AVANT-PROPOS

La meilleure manière d'exposer certaines questions, c'est, je crois, d'en retracer l'historique. On a déjà raconté plus d'une fois, mais seulement en Angleterre et en Allemagne, l'histoire de la « controverse aryenne » ; le présent travail, fruit de leçons professées en 1891 à l'École du Louvre, n'a d'autres prétentions que d'être court et de ne rien oublier d'essentiel. Il est le premier à mettre en lumière les titres de plusieurs savants

ayant écrit dans notre langue, grâce auxquels le problème de l'origine des Aryens se présente à l'heure actuelle sous un jour nouveau.

S. R.

Musée de Saint-Germain-en-Laye, septembre 1892.



L'ORIGINE DES ARYENS

Nous avons été élevés, sur les bancs du collège, dans l'idée que les civilisations et les races de l'Europe avaient eu pour berceau le plateau central de l'Asie. Ces races et ces civilisations, on nous a dit qu'elles s'appelaient *aryennes,* et nous avons pris l'habitude de nous servir de ce mot sans bien comprendre ce qu'il signifiait. Les Aryens sont des Asiatiques qui, à une époque très ancienne, se sont établis les uns en Inde et en Perse, les autres dans les différentes contrées de l'Europe : telle est la doctrine encore généralement admise et enseignée aujourd'hui.

Depuis quelques années, cependant, les savants se sont posé des objections auxquelles leurs prédécesseurs n'avaient pas

suffisamment réfléchi. Ils se sont demandé, par exemple, si l'origine asiatique des langues parlées par les Grecs, les Romains et les Celtes était une vérité scientifiquement établie; ils ont fait observer aussi que le langage n'est pas un critérium de la descendance physique, de la race, et qu'il peut bien exister une famille de *langues* aryennes sans qu'on soit obligé, pour cela, d'admettre une *race* aryenne, c'est-à-dire un groupe d'hommes apparentés par le sang qui se seraient distingués, même à l'origine, par des caractères physiques particuliers [1].

Ces questions ont été vivement débattues au cours des dix dernières années, notamment en Angleterre et en Allemagne. L'ouvrage le plus remarquable que cette controverse ait suscité est celui d'un pro-

(1) « Je considère les soi-disant *Aryens* comme une invention du cabinet de travail, et non comme un peuple primitif. » (*Eine Erfindung der Studirstube und kein Urvolk.*) — R. Hartmann, *Die Nigritier*, Berlin, 1876, p. 185. — « Quant aux Aryas, je ne sais pas ce que c'est. Je ne les connais pas du tout, je ne puis donc en parler. » (G. de Mortillet, *Bull. de la Soc. d'anthrop.*, 1886, p. 311.) — « Nous devons, a dit M. Virchow (*Correspondenzblatt*, 1889, p. 121), prendre garde lorsque nous parlons des Aryens; l'Aryen typique, tel que la théorie le postule, n'a pas encore été découvert. »

fesseur d'Iéna, M. O. Schrader ; la seconde édition de ce livre, intitulé : *Comparaison des langues et histoire primitive*, a paru en 1890 et a été traduite presque aussitôt en anglais par M. Jevons. En Angleterre même, deux volumes récents de MM. Rendall et Taylor, intitulés l'un le *Berceau des Aryens* [1] et l'autre l'*Origine des Aryens* [2], ont exposé les théories en présence avec autant d'élégance que d'exactitude. Le professeur Max Müller, partisan de la doctrine qui est aujourd'hui battue en brèche, est intervenu dans le débat par un livre érudit et spirituel, *les Biographies des mots et la patrie des Aryens* [3]. En français, nous n'avons guère que les articles, d'ailleurs fort bien faits, qu'un jésuite belge, le R. P. Van den Gheyn, a publiés dans diverses revues et dans les comptes rendus du *Congrès international des catholiques* tenu à Paris au mois d'avril 1888 [4]. Il n'est donc pas inutile de faire connaître, en nous aidant des travaux récents de MM. Schrader, Rendall, Tay-

1. Rendall, *The Cradle of the Aryans*, 1889.
2. Is. Taylor, *The Origin of the Aryans*, 1890.
3. M. Müller, *Biographies of words and the home of the Aryans*, 1888.
4. *Congrès scientifique international des catholiques*, Paris, 1888. T. II, p. 718-760.

lor, etc., l'état d'une question qui n'est pas seulement du domaine des linguistes et des anthropologistes, mais qui mérite au premier chef d'éveiller la curiosité des historiens [1].

I

Et d'abord, que signifie le mot *Aryen?*

Dans la langue classique de l'Inde ancienne, le sanscrit, *arya* est un adjectif qui signifie « noble ». Mais dans la langue des hymnes appelés Védas, qui remontent à une époque antérieure, *arya* paraît, du moins dans une certaine mesure, être une désignation ethnique, s'appliquant au groupe de conquérants qui introduisirent dans l'Inde la langue parlée par les poètes des Védas. Les *Aryas* s'y opposent aux *Dasyus*, comme le peuple envahisseur aux populations avec lesquelles il lutte et qu'il

1. Pour ne pas citer M. Schrader à chaque page de ce petit travail, j'avertis une fois pour toutes qu'il m'a fourni presque tous les éléments de l'historique de la *question aryenne* en Allemagne jusqu'en 1890.

subjugue. Quant à l'origine même du mot *Arya*, elle est inconnue, et c'est par une hypothèse assez invraisemblable qu'on a tenté de le rattacher à la racine du mot *arare*, signifiant « cultiver » ou « labourer ».

Dans le plus ancien livre de la Perse, le *Zendavesta*, il est question d'une contrée appelée *Airyanem Vâejô*, c'est-à-dire « source des Aryens ». Les géographes grecs appelèrent *Ariane* tout le pays compris entre l'océan Indien, l'Hindokoush et la Caspienne ; l'historien Hellanicus cite *Arya* comme un des noms de la Perse. Le roi Darius Ier, dans ses inscriptions, s'appelle lui-même *Arija* et ce nom se retrouve en composition dans divers noms perses que les historiens de l'antiquité nous ont transmis. Il n'est pas douteux que le nom moderne de la Perse, *Irân*, n'en soit un dérivé. En revanche, il convient de n'accueillir qu'avec scepticisme les autres dérivés du mot *Arya* qu'on a cru reconnaître dans la nomenclature géographique. Rien ne prouve que ce mot se retrouve, comme on l'a pensé, dans le nom de l'Arménie et dans celui de la peuplade germanique des Arii. Celui de l'Irlande, *Erin*, n'a probablement rien de commun avec *Arya* : on a émis l'hypothèse que la forme primitive

de ce nom commençait par un *p* qui est tombé, et que l'Irlande s'est appelée très anciennement *Piverion*, nom signifiant « la terre grasse ou fertile », que l'on peut rapprocher de celui de *Piérie*, porté par une province de la Grèce [1].

A parler rigoureusement, le terme d'*Aryens* ne devrait s'employer qu'à propos des Indiens et des Perses ; c'est par un véritable abus de langage qu'on l'a étendu à des peuples fixés, dès l'aurore des temps historiques, dans des pays très éloignés de l'Ariane. Mais ces peuples parlent des langues dont l'affinité avec celles des Perses et des Indiens est incontestable ; de là le nom de *langues aryennes* donné à tous ces idiomes apparentés. Ce terme est commode, parce qu'il est court, mais il ne faut jamais oublier, quand on l'emploie, que l'usage en est fondé sur des faits linguistiques, non sur des traditions historiques. On exprime une opinion dont la vraisemblance approche de la certitude lorsqu'on dit que Vercingétorix, par exemple, parlait une langue aryenne, mais on émet une

1. Rhys, *Revue celtique*, t. II, p. 115 et 196. Le nom grec de l'Irlande, ΙΕΡΝΗ, aurait donné ἱερὰ νῆσος, *insula sacra*, désignation appliquée à cette île dans Avienus, *Ora maritima*, v. 108 (Gaidoz, *Revue celtique*, t. II, p. 352.)

hypothèse gratuite, ou l'on parle sans bien s'entendre soi-même, lorsqu'on dit que Vercingétorix était *un Aryen.*

II

C'est le grand Leibnitz qui a le premier saisi tout le profit que l'ethnographie devait tirer de la comparaison des langues : « Rien, disait-il, ne peut contribuer davantage à l'élucidation des origines des peuples. » Leibnitz avait déjà combattu le préjugé populaire qui faisait de l'hébreu biblique la mère de tous les autres idiomes; mais, une fois cette erreur écartée, on n'en conserva pas moins l'idée *à priori* que le berceau des peuples européens devait être cherché en Asie. Même les Celtomanes de la fin du XVIII[e] siècle, qui présentaient le celtique, ou plutôt le bas-breton, comme la langue primitive de l'humanité, se croyaient obligés de démontrer, en accumulant les rapprochements les plus aventureux, que le celtique était foncièrement identique aux langues de

l'Asie, parce que les Celtes avaient émigré de là [1].

Un linguiste éminent de l'ancienne école, qui travaillait dans les premières années de ce siècle, Adelung, considérait comme une vérité établie que l'Asie est le berceau de tous les peuples.

« Géographiquement, écrivait-il en 1806 [2], l'Europe n'est qu'un prolongement de l'Asie; *donc*, c'est à l'Asie que l'Europe a dû ses premiers habitants. » Dans l'opinion d'Adelung, le plateau central de l'Asie était aussi le point de départ de l'émigration qui peupla les deux Amériques avant Colomb.

On connaît la révolution qui fut produite dans les études linguistiques par la découverte de l'affinité du sanscrit avec les langues de l'Europe. Dès la fin du XVI[e] siècle, on savait que le persan et l'allemand présentent de frappantes ressemblances. Les premières explications que l'on en donna furent assez puériles : on disait, par exemple, que les Goths, ancêtres des Allemands, avaient, pendant leur séjour sur les bords de la mer Noire, emprunté

1. Voir les *Origines Gauloises* de La Tour d'Auvergne, an V, page 95.
2. Dans l'introduction de son grand ouvrage intitulé *Mithridates*.

des mots au vocabulaire persan. Il fallût chercher autre chose lorsque William Jones, en 1786, eut reconnu que le sanscrit ne ressemblait pas moins que le persan aux langues de l'Europe. « La langue sanscrite, disait-il, est plus parfaite que le grec, plus riche que le latin. Elle témoigne, tant dans les racines verbales que dans les formations grammaticales, de rapports de parenté si étroits avec ces deux langues qu'on ne saurait admettre un simple accident pour les expliquer. Ces rapports sont tels qu'aucun philologue ne peut étudier les trois langues à la fois sans se convaincre qu'elles sortent d'une même souche, qui peut-être n'existe plus. Des raisons analogues, quoique moins décisives, permettent de supposer que le gothique et le celte, tout mélangés qu'ils sont à des éléments étrangers, ont la même origine que le sanscrit. »

En écrivant ces lignes, le grand sanscritiste anglais était en avance non seulement sur son époque, mais sur tous les savants de la génération suivante.

Ce fut seulement la publication de la *Grammaire comparée* de Bopp (1833-1835) qui éleva au-dessus de toute contestation la parenté des idiomes que l'on commença, vers 1830, à qualifier d'*indo-*

germaniques ; encore l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit, si heureusement affirmée par W. Jones, n'a-t elle été établie que postérieurement à la première édition de la *Grammaire comparée* de Bopp.

III

Étant donnée une série de mots comme gothique *fadar*, latin *pater*, grec *patèr*, sanscrit *pitar*, on pouvait supposer ou bien qu'une de ces formes était primitive, ou qu'elles étaient toutes dérivées d'une forme primitive perdue. Cette dernière opinion, qui est la vraie, fut émise, comme nous l'avons vu, par W. Jones ; mais on ne paraît pas y avoir fait attention. Pendant longtemps, ce fut la forme sanscrite que l'on regarda comme la mère de toutes les autres, et cette illusion est encore très répandue parmi les personnes étrangères aux études philologiques. Elle fait le fond de l'ouvrage célèbre de F. de Schlegel, *Langue et Sagesse des Indous* (1808) [1] ;

1. F. v. Schlegel, *Sprache und Weisheit der Inder*, 1808.

l'identité de langue, de mythologie et de religion des peuples dits aryens ou indo-européens y est expliquée par l'hypothèse de colonies parties de l'Inde pour s'établir en Europe, où elles se seraient mêlées aux populations primitives. Au contraire, en 1821, Link affirma la plus haute antiquité de la langue des anciens Perses, le zend, et plaça par suite sur les plateaux de la Médie, de l'Arménie et de la Géorgie le berceau des langues indo-européennes [1].

Un savant assez obscur nommé Rhode, dans un livre publié à Francfort-sur-le-Mein en 1820 [2], fut le premier à attribuer comme centre primitif aux Aryens ce plateau de l'Asie centrale qui passait, aux yeux de beaucoup, pour le centre du genre humain tout entier, la région montagneuse où l'Iaxarte (Syr-Daria) et l'Oxus (Amou-Daria) prennent leur source. Rhode reconnut aussi, le premier peut-être depuis Jones, que le sanscrit pas plus que le zend n'est une langue primitive : ce sont des langues sœurs dont la mère a disparu. Quant à l'émigration première des Indo-Européens, il invoquait, pour

1. H.-F. Link, *Die Urwelt und das Alterthum*, 1821.

2. J.-G. Rhode, *Die heilige Sage des Zendvolkes*, 1820.

l'expliquer, un passage célèbre du début du Zendavesta où il est dit que le peuple iranien dut se retirer devant une invasion de froid [1]. Un refroidissement subit de la température sur le plateau de l'Asie centrale aurait donc déterminé la dispersion des Aryens primitifs. Il est remarquable qu'une idée analogue se retrouve dans les écrits de MM. de Quatrefages et de Saporta, aux yeux desquels l'humanité primitive fut chassée de son habitat circumpolaire par la formation des glaces du Nord, c'est-à-dire par les débuts de l'époque glaciaire [2].

IV

C'est à Jules de Klaproth que revient l'honneur d'avoir le premier appliqué à ce problème les éléments fournis par la géographie botanique, éclairés par la comparaison des langues. En 1830, dans un

1. *Vendidad*, fargard I, 3, 4.
2. Quatrefages, *l'Espèce humaine*, 1877, p. 132; *Histoire des races humaines*, 1887, p. 133; Saporta, *Revue des Deux-Mondes* du 15 oct. 1881 et du 1er mai 1883.

article du *Journal asiatique,* ce savant fit observer que le nom du bouleau est la seule désignation d'un arbre qui se retrouve à la fois en sanscrit et dans les langues congénères (sanscrit *bhûrja*, russe *bereza*, etc.); il en conclut que la population de l'Inde qui parle le sanscrit devait être venue du Nord. « Ces peuples, dit-il, ne trouvèrent pas dans leur nouvelle patrie les arbres qu'ils connaissaient déjà, à l'exception du bouleau, qui croît sur les pentes méridionales de l'Himalaya. »

Auguste Pott maintint comme un dogme l'origine asiatique des langues indo-européennes. *Ex oriente lux*, la marche de la civilisation a toujours suivi celle du soleil. Le berceau de ces langues est aussi pour lui le domaine arrosé par l'Oxus et l'Iaxarte, depuis les pentes septentrionales de l'Himalaya jusqu'à la mer Caspienne (1833) [1].

Christian Lassen, en 1847, reprit, dans son grand ouvrage sur les *Antiquités de l'Inde*, la thèse de Rhode et relégua le berceau des Indo-Européens au nord de la Sogdiane [2].

1. F.-A. Pott, *Etymologische Forschungen*, 1833; *Indogermanischer Sprachstamm* (dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber), 1840.

2. Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I (1847).

L'idée de faire servir la connaissance des vocabulaires à celle de la civilisation primitive des peuples paraît avoir été réalisée pour la première fois en 1820 par James Crawfurd qui, dans son *Histoire de l'archipel indien*[1], compara à cet effet les diverses langues de la famille polynésienne. Il en conclut que les Polynésiens primitifs connaissaient les éléments de l'agriculture, travaillaient le fer et l'or, s'habillaient avec des écorces et des plantes textiles, mais ignoraient les vêtements de laine, qu'ils avaient domestiqué la vache et le buffle, etc. Le Danois Rask, dès 1818, dans un livre publié à Copenhague, avait indiqué le profit que la restitution de la civilisation indo-européenne primitive pouvait tirer de pareilles comparaisons. Mais le premier à entrer résolument dans cette voie fut Eichhoff, qui, dans un livre intitulé : *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Asie* (Paris, 1836), posa vraiment les principes de la science qui devait être constituée par Kuhn et par Pictet sous le nom de *paléontologie linguistique*.

A. Kuhn, dans un programme publié

1. J. Crawfurd, *History of the indian archipelago*, 1820.

en 1845 [1], montra, par la concordance des noms qui désignent la parenté, que les Indo-Européens devaient avoir, avant leur séparation, une existence familiale assez bien ordonnée; il croyait même qu'ils étaient parvenus à l'état politique et se fondait pour cela sur des analogies comme sanscrit *râjan,* latin *rex*. Par la concordance des noms des animaux domestiques, il établit que les Indo-Européens devaient mener l'existence de pasteurs et il ajouta que leur richesse en bestiaux et en volailles était sensiblement la même que celle de leurs descendants actuels; il leur attribuait aussi la connaissance des éléments de l'agriculture. Une seconde édition du programme de Kuhn parut en 1850. Dans l'intervalle, Jacob Grimm avait abordé le même sujet dans son *Histoire de la langue allemande* (1848) [2]; il y maintint le caractère essentiellement pastoral de la vie des Indo-Européens au moment de leur passage d'Asie en Europe.

L'origine commune des langues indo-européennes une fois établie, on s'était efforcé de les grouper. Bopp (1833) admit

1. A. Kuhn, *Zur aeltesten Geschichte der indogermanischen Voelker,* 1845.
2. J. Grimm, *Geschichte der deutschen Sprache,* 1848.

d'abord un groupe asiatique, formé du sanscrit et du zend, et deux groupes européens, l'un gréco-latin, l'autre celto-slavo-germanique. Mais, en 1850, dans la seconde édition du programme dont nous venons de parler, Kuhn affirma que les langues slaves étaient restées plus longtemps en contact avec celles de l'Asie qu'avec les autres, opinion que Bopp se hâta d'approuver (1853) [1].

V

Il est temps d'arriver au grand ouvrage d'Adolphe Pictet, un chef-d'œuvre dans son genre, mais un de ces chefs-d'œuvre de synthèse qui ont le tort de venir avant leur heure, alors que le travail d'analyse n'est pas encore suffisamment avancé. Ce livre est intitulé : *Les Origines indo-européennes et les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique,* Paris, 1859-

1. Dans un mémoire sur la langue des anciens Prussiens publié par l'Académie de Berlin (série des *Abhandlungen.*)

1863 (une seconde édition peu modifiée a paru en 1877). Il est divisé en cinq livres, dont le premier concerne la géographie et l'ethnographie, le second l'histoire naturelle, le troisième la civilisation matérielle des Aryens, le quatrième leur vie sociale, le cinquième leur vie intellectuelle, morale et religieuse.

Pour Pictet, la patrie des Indo-Européens est la Bactriane ; ce principe posé plutôt que démontré, l'auteur attribue aux Aryens la connaissance d'animaux indigènes en Bactriane, alors même que la comparaison des vocabulaires ne l'y autorise pas. Ainsi, tout en reconnaissant que le nom du chameau, *camelus*, est sémitique et non aryen, il considère comme très vraisemblable que les Aryens primitifs ont connu cet animal, « parce que le chameau à deux bosses est indigène en Bactriane ». Il y a là un manque de rigueur évident, une véritable pétition de principe.

Un autre défaut de l'ouvrage de Pictet, défaut qui le rend aujourd'hui très dangereux à consulter pour les novices, c'est qu'il fourmille de rapprochements hasardés entre mots qui présentent des analogies purement fortuites. A l'époque où écrivait Pictet, si la science compara-

tive des langues avait déjà été constituée par Bopp et par Pott, on était loin d'être arrivé, dans l'analyse des formes grammaticales et des éléments du vocabulaire, à la précision minutieuse qui est de règle aujourd'hui. La phonétique, c'est-à-dire la science de la transformation des sons, n'a fait ses plus grands progrès qu'au cours des dix ou quinze dernières années [1]. On ne peut faire un crime à Pictet de n'avoir pas été, sur ce point, plus avancé que les grands linguistes de son temps, mais il n'en est pas moins fâcheux qu'il ait cru devoir être très affirmatif là où les documents et les instruments d'analyse dont il disposait laissaient encore singulièrement à désirer.

VI

La peinture idéale qu'avait tracée Pictet de l'état des Aryens primitifs, peuple jeune et vigoureux, pratiquant l'agricul-

1. Voir le récent ouvrage de F. Bechtel : *Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher*, 1892.

ture et l'élève du bétail, chez qui la vie de famille était très développée, l'organisation politique à ses débuts, séduisit surtout les Allemands qui, cédant à leurs instincts idylliques, brodèrent là-dessus d'interminables variations. Il semblait qu'un nouveau paradis terrestre eût été retrouvé sous les couches fossiles du langage. La méthode de ces historiens du passé des Indo-Européens n'était pas, il faut l'avouer, bien exigeante. Ainsi, de ce que les noms des maladies sont différents dans les diverses langues de la famille, Justi concluait, en 1862, que ces heureux mortels ne succombaient qu'aux effets de l'âge ou à ceux des blessures reçues à la guerre [1] !

Schleicher, en 1863, insista sur ce fait très important que beaucoup de mots désignant des objets usuels ont pu être le résultat d'*emprunts* et ne remontent pas nécessairement au fonds primitif du langage [2]. Pourquoi les mots ne se seraient-ils pas transmis ainsi de proche en proche, à la manière des contes populaires et des

1. F. Justi, *Ueber die Urzeit der Indogermanen*, dans le *Taschenbuch* de Raumer, 1862, p. 301-342.
2. A. Schleicher, *Der wirthschaftliche Kulturstand des indog. Urvolkes*, dans les *Jahrbücher für Nationaloekonomie*, 1863, p. 401-411.

légendes? Schleicher insista aussi sur une vérité presque évidente, mais qui n'en est pas moins sans cesse méconnue de ceux qui étudient ces questions. Le manque d'un terme identique dans les langues congénères n'autorise pas à admettre que la chose ou la relation exprimée par ce mot fût ignorée des Aryens primitifs, car un mot a très bien pu se perdre dans le cours des siècles. Max Müller a cité comme exemple le français *papier*, italien *carta*; serait-il légitime d'en conclure que les Romains, dont la langue a donné naissance à l'italien et au français, ignorassent l'usage du papier? De même, le nom indo-européen désignant le père manque chez les Slaves, celui qui désigne le fils chez les Latins, celui qui désigne la sœur chez les Grecs. Et cependant, c'étaient là sans doute des mots usuels; mais nous-mêmes, ne voyons-nous pas disparaître de notre langue le mot *bru*, qui est remplacé dans le vocabulaire courant par le terme composé de *belle-fille?*

Max Müller, Whitney et Benfey ont repris, mais en partie seulement, le sujet que Pictet avait brillamment traité dans son ensemble; il est inutile d'insister sur les divergences de détail qui se sont produites entre ces savants. Le monde ani-

mal des Aryens primitifs a été étudié par Fœrstemann, Pott, Misteli et d'autres. Mais tous ces travaux ont été dépassés par un très remarquable ouvrage de V. Hehn, *Les Plantes cultivées et les animaux domestiqués dans leur passage d'Asie en Europe*[1], publié d'abord en 1870 et dont la cinquième édition a paru en 1887. Il est à regretter qu'une traduction française de ce livre, qui avait été faite, n'ait pas réussi à tenter un éditeur. Hehn tient résolument pour l'hypothèse de l'origine asiatique; mais, à d'autres égards, il fait preuve d'une circonspection très louable. C'est ainsi qu'il insiste sur la nécessité d'étudier l'histoire du sens des mots avant d'attribuer aux âges les plus reculés la connaissance d'un objet désigné par le vocabulaire à l'aide d'un mot très ancien. Si, par exemple, le mot répondant à *equus* et à *hippos* a existé dans la langue mère, où il paraît avoir eu la forme *ekwos*, quel droit avons-nous d'en conclure que le quadrupède ainsi dénommé ait été domestiqué dès l'origine? Le cheval connu des Aryens primitifs pouvait fort

1. V. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergang von Asien nach Griechenland und Italien sowie in das übrige Europa*, 1870.

bien être le cheval sauvage. De même, un des noms de la chèvre se rencontre en sanscrit et en lithuanien : est-ce une preuve que la chèvre domestique ait fait partie des troupeaux des Aryens? En appliquant à d'autres mots ce principe de critique, V. Hehn a montré que le tableau de la civilisation aryenne tracé pas Pictet était, en partie du moins, une œuvre de fantaisie, où des comparaisons même exactes avaient conduit à des conclusions erronées. A l'encontre de Pictet, Hehn émit encore l'hypothèse que le passé le plus reculé des Aryens appartenait non à l'époque des métaux, mais à celle de la pierre polie, à l'époque néolithique.

V. Hehn avait insisté sur les emprunts nombreux faits par les langues aryennes à celles des peuples sémitiques, dont la civilisation matérielle était bien plus avancée que la leur. M. Tomaschek, dans une longue critique de ce livre [1], fraya une voie nouvelle aux recherches, en faisant observer que les Aryens ont moins emprunté aux Sémites qu'aux peuples du Nord, Finnois, Ougriens et Tartares. Si l'opinion de M. Tomaschek se vérifiait, il

1. *Zeitschrift für œsterreichische Gymnasien*, 1875, p. 520.

en découlerait cette conséquence importante que la civilisation aryenne s'est constituée au contact du monde tartare, plutôt que sous le rayonnement du monde sémitique [1].

L'ouvrage de V. Hehn ne produisit pas immédiatement un effet sensible sur la science. En 1873 encore, le linguiste Fick, dans un livre sur l'*Unité originaire du langage des Indo-Germains d'Europe* [2], décrivit la civilisation primitive des Aryens sous les mêmes couleurs idylliques que Pictet, en accusant ceux qui pensaient autrement là-dessus d'être les complaisants du darwinisme. Seul un darwiniste, c'est-à-dire un homme pour qui la philosophie idéaliste est lettre close, pouvait placer à l'origine de l'histoire des Aryens un état matériel misérable, un état social rude et grossier : Fick, après Pictet, avait retrouvé la clef du paradis.

1. M. Th. Koeppen a soutenu en 1886, dans un travail publié en Russie, qu'Aryens et Finnois avaient une origine commune et que leur patrie devait être cherchée dans l'Europe occidentale. Voir un long compte rendu de son ouvrage par M. Stieda, *Archiv für Anthropologie*, 1891, t. XX, p. 262.

2. A. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, 1873.

VII

Une première tentative avait été faite en 1853 par Schleicher pour grouper ensemble, comme plus étroitement apparentées, quelques-unes des familles de langues indo-européennes. Ce savant distingué, que le problème de la classification des langues occupa longtemps, corrigea en 1861 l'arbre généalogique qu'il avait proposé d'abord et en adopta un autre qui, souvent reproduit dans les ouvrages de vulgarisation, est devenu en quelque sorte classique [1]. Pour Schleicher, les Aryens, après avoir cheminé quelque temps ensemble, se divisèrent en deux grands groupes, dont l'un tendit vers l'Est et l'autre vers l'Ouest. Le groupe oriental se brisa tardivement, les Indous d'une part, les Perses de l'autre. A l'époque où il était encore homogène, un puissant rameau détaché de ce tronc se

1. A. Schleicher, *Kieler allgemeine Monatsschrift*, 1853, p. 786; *Die deutsche Sprache*, 2ᵉ éd., p. 82.

dirigea vers le sud de l'Europe, puis se sépara en trois branches, les Grecs, les Albanais et les Italo-Celtes. Ces Italo-Celtes, ancêtres des Italiens et des Celtes qui cheminaient ensemble vers les Alpes, se divisèrent en dernier lieu : les Celtes gagnèrent la Gaule, les Italiens l'Italie. Quant au grand groupe occidental, il subit moins de vicissitudes. Composé des ancêtres des Germains, des Lithuaniens et des Slaves, il se mit en mouvement vers l'est de l'Europe. Au bout de quelque temps, une nouvelle scission se produisit : les Letto-Slaves, analogues aux Italo-Celtes, se séparèrent des autres, firent route ensemble et se divisèrent finalement en deux groupes, les Lithuaniens et les Slaves.

A la vérité, l'arbre généalogique de Schleicher constitue, à lui seul, toute une histoire primitive des peuples qui ont parlé et parlent encore les langues aryennes. On se figure volontiers ces bergers, dont les descendants devaient devenir les maîtres du monde, se mettant en marche avec leurs troupeaux, à la recherche de nouvelles demeures, d'un climat plus doux et de pâturages plus fertiles; puis, graduellement, dans ce peuple en mouvement, des discordes, des divisions se produisent et l'émigration, qui creusait d'abord un

sillon unique, s'épanouit bientôt comme un éventail du Gange au Danube et du Danube à la Loire.

Pour grandiose qu'elle puisse être, cette histoire ainsi résumée par un tracé graphique a le tort d'être fondée sur des assises bien fragiles. Quel est, en effet, le critérium de Schleicher pour établir la chronologie des scissions dont la série constitue, à ses yeux, la *préhistoire* des Aryens? C'est uniquement le plus ou moins de ressemblance des diverses langues avec ce qu'il croit savoir de la langue mère, ou plutôt le plus ou moins d'altération de chaque langue aryenne. Ainsi, dans la pensée que les langues germaniques, lithuaniennes et slaves sont plus éloignées de l'aryen primitif que le sanscrit et le grec, il admet que les ancêtres des Germains, des Lithuaniens et des Slaves furent les premiers à diverger du tronc commun, à perdre le contact de leurs frères. Or, d'abord, il n'est nullement prouvé que le lithuanien, par exemple, soit plus éloigné de la *langue mère* que le sanscrit; d'autre part, quand même il en serait ainsi, la preuve ne serait pas faite, car il n'est pas vrai qu'une langue s'altère par l'effet d'une migration qui l'éloigne de son centre primitif. On a souvent observé que le français

des Franco-Canadiens est plus archaïque que celui des Français de France, bien loin de s'être corrompu plus vite et d'avoir perdu son caractère. Il en est de même de l'espagnol des Juifs de Salonique, qui parlent une langue analogue au vieux castillan. Le degré d'altération d'une langue — qu'il est toujours fort difficile de mesurer — ne nous apprend donc rien sur les destinées de cette langue et de ceux qui en ont été les propagateurs. Tout ce qui reste de l'arbre de Schleicher, c'est la conception de groupes secondaires, groupe indo-persan d'une part, italo-celte et letto-slave de l'autre. L'existence de ces groupes peut être rendue vraisemblable par des arguments d'ordre linguistique, mais on entre dans le domaine de l'hypothèse lorsqu'on avance, par exemple, que les Italiens et les Celtes, dans leur marche d'Orient en Occident, ont dû cheminer le long du Danube avant de se séparer au pied des Alpes autrichiennes. De cela, nous ne savons rien, et le tort de l'arbre généalogique de Schleicher, c'est d'avoir persuadé à beaucoup d'historiens qu'on en pouvait savoir quelque chose.

VIII

La théorie de l'arbre généalogique a sans doute l'avantage d'être claire et de parler vivement à l'imagination par la simplicité des hypothèses qu'elle met en œuvre ; mais est-elle la seule que l'on puisse proposer pour expliquer la diffusion des langues aryennes et les variétés qu'elles présentent d'une contrée à l'autre ?

Un des plus profonds linguistes de notre temps, M. Johannes Schmidt, ne l'a point pensé. Sous le nom de « théorie des vagues » (*Wellentheorie*), il a proposé, en 1872, un système tout différent de celui de Schleicher [1], système qui avait été pressenti, dès 1866, par un célèbre romaniste, M. Hugo Schuchardt, dans un ouvrage fondamental sur le *Vocalisme du latin vulgaire.*

Voici en quoi consiste l'hypothèse de M. Schmidt. Sur un vaste territoire occupé

1. J. Schmidt, *Die Verwandtschaftsverhaeltnisse der indogermanischen Sprachen*, 1872.

d'une manière continue par des hommes parlant la langue aryenne primitive, de l'Atlantique jusqu'à l'Indus, il se produisit à une époque très ancienne des *centres de différenciation*, d'où certaines particularités dialectales et lexicographiques rayonnèrent sur les domaines avoisinants. M. Schmidt compare ces altérations gagnant de proche en proche au mouvement des vagues dans la mer. A l'origine, entre le sanscrit et le celtique, il y avait un nombre très considérable de dialectes intermédiaires, qui constituaient comme un plan incliné entre ces deux langues, parlées aux deux bouts du vaste domaine géographique embrassé par l'aryanisme. Plus tard, par l'effet de la suprématie politique de certains groupes parlant certaines langues, ces intermédiaires disparurent et, suivant la spirituelle expression de Schmidt, « le plan incliné devint un escalier ». On eut alors ces frontières précises entre les différentes langues qui formèrent comme des limites naturelles entre les peuples. L'hypothèse de cette disparition des dialectes intermédiaires est d'ailleurs historiquement confirmée ; ainsi nous voyons, en Italie, le dialecte du Latium, le romain, étouffer les autres dialectes italiotes et, dans la formation du

français moderne, le même rôle échoir au dialecte néo-latin de l'Ile-de-France.

Il est juste de dire que la théorie de Schmidt avait déjà été entrevue par Pictet dans son grand ouvrage sur les origines indo-européennes [1]. « Ce qui est certain, écrit le savant genevois, dans l'état actuel des choses, c'est que l'on remarque entre les peuples de la famille aryenne comme une chaîne continue de rapports linguistiques spéciaux qui court, pour ainsi dire, parallèlement à celle de leurs positions géographiques... Les émigrations lointaines auront été précédées par une extension graduelle, dans le cours de laquelle se seront formés peu à peu des dialectes distincts, mais toujours en contact les uns avec les autres, et d'autant plus analogues qu'ils étaient plus voisins entre eux. »

On le voit : à toutes les théories qui peuvent être résumées sous la forme d'un arbre généalogique, indiquant des séparations successives de peuples dans une marche commune d'Orient en Occident, celle de M. Schmidt substitue une conception beaucoup moins hypothétique, beau-

1. Pictet, *Origines indo-européennes*, § 5, p. 48 (cité par M. Schrader, *Sprachvergleichung*, p. 93).

coup plus conforme à ce qui a certainement eu lieu lors de la constitution des langues romanes de l'Europe : celle d'une unité linguistique primitive, sur un terrain très étendu, brisée par la formation de centres dialectaux entre lesquels s'établit une lutte pour l'existence et dont quelques-uns seulement ont conservé leur individualité jusqu'à nos jours.

M. Schmidt a certainement eu dans l'esprit l'exemple de l'Empire romain, où le latin se parlait, à l'époque de Marc-Aurèle, sur le Danube comme sur la Seine, sur l'Èbre comme sur la Medjerda, et il s'est proposé avec raison d'éclairer la formation des langues aryennes par l'histoire de celle des langues néo-latines au moyen âge. Mais le latin, devenu la langue d'une partie considérable du monde, n'avait été, à l'origine, que la langue particulière du Latium, et l'on sait avec certitude comment elle s'est répandue de là sur la Gaule, l'Espagne, l'Afrique du Nord, la vallée du Danube, etc. Il y a toujours eu un point de départ, un centre d'influence et d'extension primitivement assez limité. Aussi le système de M. Schmidt ne supprime-t-il pas le problème de l'origine des langues aryennes : que son explication de la diversité des langages, du

processus dialectal, soit vraie ou fausse, il reste toujours à déterminer le point géographique d'où la langue mère de la famille entière a rayonné. C'est pourquoi la publication de son livre, loin de décourager les recherches instituées au commencement de ce siècle, n'a fait que leur imprimer un nouvel élan.

IX

Tous les savants dont il a été question jusqu'à présent cherchaient, comme nous l'avons vu, le centre de dispersion des langues aryennes dans la contrée comprise entre l'Himalaya et le Caucase. Les divergences de vues qui se produisirent de bonne heure à ce sujet ne portèrent que sur les différentes régions situées entre ces limites géographiques. La théorie bactrienne de Pictet a été, elle est peut-être encore la plus répandue. Cette théorie trouvait, d'ailleurs, une apparence de confirmation dans les observations du linguiste genevois touchant les désignations des saisons chez les Aryens : ils distinguaient

l'hiver, le printemps et l'été; ils avaient des mots communs pour la neige et pour la pluie. Le climat de la Bactriane, où les hivers sont rudes, convenait donc à ce peuple primitif. Enfin, la connaissance des minéraux, des végétaux et des animaux domestiques que Pictet attribuait aux Aryens indivis semblait parfaitement d'accord avec l'hypothèse qui plaçait leur résidence préhistorique en Bactriane.

Un illustre géologue belge, J.-J. d'Omalius d'Halloy, mort presque centenaire en 1875, protesta le premier, en 1848, contre la théorie de l'origine asiatique des Européens [1]. Nous aurons l'occasion d'exposer ses arguments dans l'analyse de la discussion mémorable qu'il provoqua, en 1864, à la Société d'anthropologie de Paris. En 1859, il publia la quatrième édition d'un excellent précis, intitulé : *Des races humaines, ou éléments d'ethnographie*. C'est le développement d'un mémoire lu par lui à Bruxelles en 1839; on y trouvera,

1. Dans le *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1848, t. XV, p. 549. Cette idée paraît déjà dans les notes présentées par J. d'Omalius à la même Académie, de 1839 à 1844. Les historiens de la question aryenne ont complètement méconnu les droits de priorité d'Omalius; l'honneur de les avoir remis en lumière revient à M. D. Brinton (*Science*, n° du 24 juin 1892, p. 360).

très nettement formulée, l'affirmation que les Aryens de la Perse et de l'Inde sont des conquérants venus d'Europe. L'auteur s'appuyait d'une part sur des analogies d'ordre historique, insistant sur le fait que les conquêtes durables avaient toutes rayonné d'Occident en Orient; de l'autre, il faisait valoir l'argument anthropologique, la prédominance du type blond non asiatique parmi les hommes du rameau européen. Mais il laissait la linguistique presque entièrement de côté et ne soupçonnait pas l'importance que présente, pour l'élucidation du problème aryen, la comparaison des vocabulaires. « Si les Européens, écrit-il, étaient originaires de l'Asie, leur mythologie et leurs anciennes poésies auraient dû faire des allusions aux éléphants et aux chameaux, ce qui n'a pas lieu. » L'objection n'est pas sans valeur, mais combien elle paraîtra plus forte lorsque Benfey, dix ans plus tard, la reprendra au nom de la linguistique!

Parmi les philologues, c'est l'Anglais Latham qui fit le premier entendre une voix discordante [1]. Dans un livre intitulé *Élé-*

1. Lord Lytton Bulwer avait, dès 1842, contesté d'une manière générale l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens. — Un des lecteurs de

ments de philologie comparée, publié en 1862 à Londres [1], il développa une théorie déjà indiquée par lui en 1851, dans une édition de la *Germanie* de Tacite, à savoir que la patrie des Indo-Européens devait

la *République Française,* où ce travail a été publié d'abord, m'a signalé un livre tout à fait extravagant intitulé : *Nouvelles et véritables étymologies médicales tirées du Gaulois,* par Lenglet-Mortier, vétérinaire, et Diogène Vandamme. Au Quesnoy, 1857. On y trouve quelques passages curieux : « L'Occident et le nord de l'antique Europe, principalement cette partie située entre le 43° et le 52° degrés de latitude, est le berceau des arts. Son climat, sa configuration, la nature du sol exigent là plutôt qu'ailleurs des efforts, des secours communs et une réunion politique. Est-ce dans l'Asie, où la nature pourvoit pour ainsi dire spontanément aux besoins de l'homme, qu'il faut aller chercher et le génie et l'industrie ? Nous ne voulons pas dire que l'Europe occidentale soit le berceau de l'humanité, mais nous disons que là ont jailli, du choc d'une population toujours nombreuse et compacte, les premières étincelles, les premiers rayons de la lumière civilisatrice, que de là sont parties les premières connaissances et la civilisation de l'ancien monde connu et que sa langue était, dans la plus haute antiquité, la langue des sages, des instituteurs civils et religieux des autres peuples » (p. 7). Au milieu d'étymologies folles (p. 26, 27), on lit que l'*Arie* était un vaste système de provinces peuplées de cultivateurs et de marchands; l'Arie serait la Gaule, et ce seraient des missionnaires gaulois qui auraient donné des institutions aux Mèdes. « Notre pays a été le berceau de l'agriculture et il est resté encore le maître ès sciences agronomiques. »

1. R.-G. Latham, *Elements of comparative philology*, 1862.

être cherchée en Europe même. Latham s'appuie sur les analogies linguistiques qui existent entre les langues du groupe letto-slave et le sanscrit ; il en conclut qu'à une époque ancienne les hommes parlant le sanscrit ont dû être en contact avec ceux qui parlaient le letto-slave. Or, comme le domaine des Indo-Européens d'Europe est plus vaste que celui des Indo-Européens d'Asie, Latham se décide à faire venir d'Europe le groupe le moins considérable, au lieu de se ranger, comme ses prédécesseurs, à l'opinion opposée.

Latham ne fut ni écouté ni réfuté ; on ne fit aucune attention à lui. Les idées originales de J. d'Omalius avaient rencontré la même indifférence. Mais le jour n'était pas loin où la curiosité publique allait se porter avec ardeur vers ces questions.

Les abords de l'an 1860 marquent une époque mémorable dans l'histoire de la science de l'homme. C'est alors, en effet, que le jugement presque unanime des savants français et anglais, en reconnaissant l'exactitude des faits avancés par Boucher de Perthes, reculait jusqu'au début de l'époque quaternaire la présence de l'homme sur le sol de l'ancienne Gaule [1].

1. Voir nos *Antiquités Nationales,* 1889, t. I, p. 14 et suiv.

Pendant longtemps on avait pensé, on avait admis comme un axiome, que l'Europe avait été peuplée par des immigrants asiatiques, appartenant à l'un des groupes ethniques dont la Bible ou les historiens classiques font mention. Et voilà soudain que l'on constatait en Europe, sur les rives de la Seine et de la Somme, comme dans les cavernes du sud-ouest de la France, les traces incontestables de l'activité de l'homme, à une époque antérieure d'un grand nombre de siècles à celle que les plus anciens textes historiques ou que les récits mythologiques eux-mêmes nous font entrevoir. Dès lors, il était inévitable que l'on cessât peu à peu de voir dans l'Europe une dépendance de l'Asie, que l'on reprît, avec une absence complète de préjugés, l'examen de questions qui ne se présentaient plus sous le même aspect que dix ans plus tôt. Celle de l'origine des Aryens était du nombre et c'est le géologue dont nous avons déjà parlé, J.-J. d'Omalius d'Halloy, qui osa la porter d'abord devant le tribunal de la science anthropologique à ses débuts.

X

Le 4 février 1864, J.-J. d'Omalius d'Halloy déposa sur le bureau de la Société d'anthropologie de Paris les trois questions suivantes, sur lesquelles il appelait la discussion :

1° Quelles sont les preuves de l'origine asiatique des Européens ?

2° Les langues à flexion, au lieu de passer d'Asie en Europe, ne se sont-elles pas plutôt répandues d'Europe en Asie ?

3° Les peuples actuels qui parlent des idiomes celtiques (irlandais, gallois, bas-breton, highlandais d'Écosse), et que l'on considère d'après cela comme venus d'Asie, ne sont-ils pas plutôt les descendants des peuples autochthones de l'Europe occidentale ?

La discussion sur ces questions, alors très nouvelles, commença le 18 février 1864 [1].

D'Omalius observa qu'à l'époque histo-

1. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1864, p. 188.

rique les peuples de l'Europe ont fait d'immenses conquêtes et fondé de nombreuses colonies dans les autres parties de la terre, tandis que les autres peuples ont fait très peu de conquêtes sur les Européens. Encore ces dernières ont-elles été plutôt des irruptions momentanées que des établissements permanents, car, à l'heure actuelle, il n'y a d'Européens soumis à l'étranger que ceux de l'empire ottoman. Au contraire, les conquêtes et les colonies des Européens ont toujours eu un grand caractère de solidité. Les Gaulois se sont établis à demeure dans la partie de l'Asie-Mineure qui leur doit le nom de Galatie; les Grecs d'Alexandre ont fondé en Asie des États puissants qui se sont étendus jusqu'à l'Indus; les Romains ont conservé pendant plusieurs siècles leur pouvoir sur une partie de l'Asie et de l'Afrique. Il ne faut pas objecter la petitesse de l'Europe et la faiblesse de sa population aux temps très anciens, car l'histoire nous montre Zermak conquérant avec six mille Cosaques une région presque aussi grande que l'Europe, Cortès soumettant avec quelques centaines d'Espagnols le vaste empire du Mexique, la petite Angleterre tenant sous le joug plus de deux cent millions d'Asiatiques et l'Australie se peuplant en moins de cinquante

ans de plus d'un million d'Européens.

Ce fut Broca qui répondit à J. d'Omalius[1]. Tout d'abord, dit le savant professeur, il faut distinguer deux questions, qui doivent être examinées isolément : 1° d'où viennent les races qui peuplent aujourd'hui l'Europe? et 2° d'où viennent les langues parlées aujourd'hui en Europe? Il est très probable que ces deux questions, souvent confondues à tort, ne doivent pas donner lieu à des solutions identiques. « Je suis de l'avis de notre vénérable collègue M. d'Omalius, dit Broca, en ce sens que, pour moi, les habitants de l'Europe sont aujourd'hui à peu près ce qu'ils étaient au temps de l'immigration asiatique; mais, en ce qui touche les langues indo-européennes, je crois que l'on a raison de soutenir qu'elles ont suivi leur voie de l'Orient à l'Occident. »

La tendance de Broca était de réduire à un petit nombre les immigrants venus d'Asie qui avaient apporté les langues aryennes en Europe. Il insistait sur les diversités anatomiques que présentent les Européens qui parlent tous aujourd'hui des langues aryennes; évidemment, s'il y avait unité de langage, il n'y avait rien

1. *Ibid.*, p. 193.

qui ressemblât à l'unité de type physique et de race. « Je conçois comme possible que *quelques milliers* d'Asiatiques soient venus s'installer en Europe, apportant avec eux leurs lois, leurs mœurs, leurs langues ; je conçois même que, de même que nous avons vu, dans des temps relativement récents, des peuples changer de langue, de même les premiers Européens aient accepté celle de ces étrangers ; mais s'il y avait alors un million d'habitants en Europe, et que les Celtes, puisque tel serait le nom des premiers envahisseurs, aient été cent mille, si l'on veut, il est certain qu'au bout d'un petit nombre de générations les Celtes auraient à peu près disparu ; les Européens auraient peut-être été légèrement modifiés dans leur type organique, mais ils auraient pu l'être profondément quant à leur langage, quant à leurs mœurs, quant à leur religion. »

M. Bertillon [1] fit observer, à l'encontre de Broca, que les Européens parlant les langues aryennes lui semblaient offrir une conformité remarquable de caractères anatomiques. Il pensait donc que le sang aryen avait été « largement infusé à l'Eu-

1. *Ibid.*, p. 199.

rope ». M. Girard de Rialle[1] rappela que le sanscrit et le zend s'écartaient moins de la langue mère que les autres idiomes de la famille; il en conclut que les régions où sont parlées ces langues sont les plus proches du point d'origine du groupe tout entier.

Reprenant la parole après cette discussion assez confuse, J. d'Omalius exposa avec une parfaite netteté l'aspect anthropologique du problème[2]. On nous enseigne, dit-il, qu'il y avait en Europe des peuples bruns aux yeux noirs, qui, à une certaine époque, ont été conquis par des peuples aux yeux bleus et aux cheveux blonds venus d'Asie. Ce mélange d'éléments bruns et blonds en Europe est incontestable; mais il faudrait démontrer, et non pas seulement affirmer, que les envahisseurs blonds venaient d'Asie. On prétend qu'il y a en Asie des peuples de race blonde, mais depuis qu'on les recherche sérieusement on ne les trouve plus; à peine signale-t-on l'existence sur un petit point de l'Himalaya de quelques peuplades peu nombreuses, telles que les Siaposh, ou, dans le Caucase, des Ossètes, qui pour-

1. *Ibid.*, p. 201.
2. *Ibid.*, p. 201.

raient parfaitement descendre d'Européens conquérants. Les historiens chinois ont, à la vérité, parlé d'un peuple aux yeux verts, et aux cheveux rouges, mais il s'agit là d'un type roussâtre et non pas d'un type blond. D'un autre côté, aussi loin que nous remontions dans l'histoire, nous trouvons des peuples blonds dans le centre de l'Europe. « Je suis porté à croire que ces peuples ont été là de toute antiquité ; ces peuples belliqueux et conquérants ont valu à la Germanie, chez les anciens, le nom d'*officina gentium ;* ils ont, on le sait, porté fort loin leurs conquêtes. » J. d'Omalius ne fut pas moins heureux lorsqu'il répondit à l'objection de M. Girard de Rialle : à ses yeux, la perfection qu'on admirait dans le sanscrit et dans le zend, comparés aux autres langues aryennes, tenait uniquement à la supériorité de la civilisation des peuples qui ont parlé ces deux langues. Il aurait pu ajouter qu'elles nous sont connues par des documents écrits très anciens, alors que le slave, le celtique, le latin même ne commencent à nous être familiers qu'à une époque relativement récente de leur histoire. Est-il vraiment légitime de comparer le celtique du VIIIe siècle après Jésus-Christ, c'est-à-dire la langue de la plus ancienne littérature irlandaise

que nous possédions, avec l'indou des Védas ou le zend de l'Avesta, qui sont antérieurs d'au moins quinze siècles ? On peut encore rappeler le français du Canada, moins altéré que celui de la mère-patrie, et le fait que le lithuanien, à certains égards, paraît plus voisin de la langue mère que le sanscrit. Tous les arguments fondés sur le plus ou moins de conservation des langues sont, pour ainsi dire, à double tranchant : il n'y a aucun profit à en tirer ni dans un sens ni dans l'autre et le mieux qu'on puisse faire, c'est de les négliger complètement.

La discussion continua le 3 mars [1] et porta d'abord sur des faits historiques peu familiers aux anthropologistes qui les invoquaient. Elle reprit de l'intérêt par l'intervention de Pruner-Bey, le rival de Broca, savant assez oublié aujourd'hui, mais qui a joué un rôle considérable dans ce qu'on peut appeler l'*âge héroïque* de l'anthropologie.

Nous exploitons l'Orient, dit Pruner-Bey [2], nous ne le colonisons pas. Aucun établissement durable n'a pu être fondé par les Européens en Asie. Il y a des

1. *Ibid.*, p. 220.
2. *Ibid.*, p. 223.

blonds en Asie, non seulement au Caucase et en Arménie, mais au Liban et en Kurdistan. Ainsi tombent les deux objections faites par M. d'Omalius à la thèse généralement admise de l'origine asiatique des Aryens blonds de l'Europe. Les traditions des Indous et des Iraniens reportent leur patrie primitive dans la région comprise entre la mer Caspienne et l'Hindokoush; Grecs et Italiens ont pénétré par le nord dans les péninsules qu'ils occupent aux temps historiques. Quant aux Celtes, leurs légendes indiquent aussi qu'ils ont émigré de l'Est à l'Ouest. Même mouvement de l'Orient en Occident chez les Germains, les Slaves, les Scandinaves. Ce sont les Aryens qui ont apporté d'Asie en Europe les animaux domestiques, les céréales, la connaissance du travail des métaux. C'est aussi vers l'Asie qu'il faut tourner les yeux pour chercher la source des langues aryennes, puisque c'est là que l'on trouve la plus pure et la plus parfaite de toutes, le sanscrit.

M. Lagneau reprit ensuite, avec plus d'érudition que de méthode, l'examen des textes antiques relatifs aux Cimmériens, aux Celtes, aux Ligures [1]. J. d'Oma-

1. *Ibid.*, p. 242.

lius répondit, le 17 mars, à Pruner-Bey [1] et lui montra combien étaient fragiles toutes les données historiques sur lesquelles on s'appuie pour localiser en Asie le point de départ du rayonnement aryen. L'analyse du reste de la discussion, où beaucoup de paroles vaines furent échangées, nous entraînerait trop loin ; notre but, en la rappelant, était surtout d'insister sur les mérites d'Omalius d'Halloy, seul alors parmi les anthropologistes à soutenir une opinion dont les partisans se sont tant multipliés depuis dix ans.

XI

Un indianiste célèbre, Benfey, exprima, en 1868, des idées analogues à celles d'Omalius [2]. « Depuis que la géologie a prouvé, écrivait-il, que l'Europe a été habitée de temps immémorial, tous les motifs que l'on a allégués de l'immigra-

1. *Ibid.*, p. 264.
2. Benfey, préface au *Wœrterbuch der indog. Grundsprache* d'A. Fick, 1868, p. IX.

tion des Aryens d'Asie en Europe tombent dans le néant. » Benfey ajoutait que, dans la faune indo-européenne primitive, les noms du lion, du tigre et du chameau font défaut; cela seul obligerait de placer le domaine primitif des langues aryennes dans une autre région que l'Asie centrale [1]. C'est entre les bouches du Danube et la mer Caspienne, au nord de mer Noire, que Benfey était disposé à chercher le berceau de ces langues [2]. Telle est aussi, disons-le tout de suite, la conclusion à laquelle la science contemporaine paraît s'arrêter.

En 1870, le chauvinisme se mêla de la question et Louis Geiger essaya de montrer que la patrie des Indo-Européens était le centre et l'ouest de l'Allemagne [3]. Geiger a surtout fait valoir des arguments tirés du règne végétal. Les trois arbres qui semblent avoir été les plus répandus à la période indivise sont le bouleau, le hêtre et le chêne. Or le hêtre, à une époque très

1. A quoi l'on a répondu : 1° Que les Indous à l'époque du Rigveda ne connaissaient ni le tigre ni le chameau; 2° Que le lion ne se rencontre pas sur le plateau de Pamir.

2. Benfey, *Allgemeine Zeitung*, 27 juillet 1875, *Beilage*.

3. Geiger, *Zur Entwicklungsgeschichte der Menschheit*, 1871, p. 113.

ancienne, paraît avoir dominé surtout dans l'Allemagne centrale. Geiger oubliait que les langues asiatiques de la famille aryenne ne présentent pas de désignation du hêtre analogue à l'allemand *Buche*, latin *fagus*, grec *phègos* (avec le sens de chêne); il est vrai qu'un terme correspondant aurait pu se perdre, mais l'argumentation de Geiger n'aurait de valeur que si ce mot se retrouvait également dans les langues de l'Europe et de l'Asie. La communauté des désignations du hêtre dans le groupe européen prouve seulement, comme l'a vu Fick, que ce groupe a résidé, avant sa séparation, dans la partie centrale de l'Europe [1].

Pictet avait déjà observé que les Aryens primitifs ne distinguaient que trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver. Geiger rappela ingénieusement un texte de Tacite qui dit, dans la *Germanie*, en parlant des Germains : « Ils ignorent également le nom et les fruits de l'automne. » La rencontre est assurément curieuse, mais il est presque inutile de dire qu'elle n'autorise pas à chercher la patrie aryenne dans les forêts et les marécages de la Germanie.

Le grand orientaliste F. Spiegel aborda

1. A. Fick, *Wœrterbuch*, 2e éd., p. 1047.

le problème en 1869 et 1871 [1]. Ses tendances sont analogues à celles de Benfey ; il croit que le sud-est de l'Europe convenait bien mieux que le plateau de Pamir à la formation et au développement de la race aryenne. Mais Spiegel se fait une idée particulière de la dispersion des Aryens vers l'Est et vers l'Ouest. Suivant lui, le peuple aryen primitif s'étendit lentement, progressivement, absorbant sur ses frontières des peuples différents, dont il s'appropriait en partie les mœurs et les usages, mais auxquels il imposait sa langue. Comme ces peuples avaient leurs idiomes à eux, le fond linguistique qui leur était propre réagit sur la langue nouvelle qu'ils devaient apprendre et c'est ainsi que se formèrent les dialectes qui, avec le temps, se constituèrent en langues isolées. Il est très intéressant de rapprocher ces vues de celles de M. Joh. Schmidt, que nous avons résumées plus haut.

Cuno, en 1871 [2], assigna comme domaine primitif aux Aryens toute la région comprise entre l'Atlantique et l'Oural : Li-

1. *Ausland*, 1869, p. 272 ; 1871, p. 553 ; *ibid.*, (1872, p. 961 et *Eranische Alterthumskunde*, t. I, 1871), p. 426.
2. J.-G. Cuno, *Forschungen im Gebiete der alten Voelkerkunde*, 1871.

thuaniens, Slaves, Germains et Celtes sont pour lui des autochthones ; les Grecs seraient originaires du pays des Lithuaniens. Ainsi le domaine aryen touche au domaine finnois et par là s'expliquent, suivant Cuno, les analogies qui existent entre ces deux familles de langues. Cette idée a été reprise depuis et contient probablement une part de vérité, bien que l'étude méthodique des analogies entre les langues aryennes et finnoises reste encore à faire.

Sans connaître, à ce qu'il semble, le travail de Cuno, Mme Clémence Royer protesta, au congrès international d'anthropologie tenu à Bruxelles en 1872, contre l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens [1]. « Considérée en masse dans son unité, disait la savante traductrice de Darwin, notre population européenne indigène est blonde. S'il y a des bruns en Europe, c'est qu'ils y sont venus d'ailleurs ; s'il y a des blonds autre part, c'est qu'il y sont allés. Cette langue aryenne, dont on est parvenu à reconstruire les éléments primitifs, c'est en Europe qu'elle est née, en Europe qu'elle a été parlée originairement, et non dans l'Inde, où elle

1. *Congrès de Bruxelles*, compte-rendu, p. 574 et suiv.

est venue de la Perse, non dans la Perse, où elle est peut-être venue du Caucase. On ne trouve d'indigènes dans l'Inde et dans la Perse que des populations brunes; celles qui parlent ou ont parlé des dialectes aryens étaient seulement moins brunes, et si des peuples bruns parlent des langues aryennes, c'est qu'ils les ont apprises d'émigrants européens blonds à l'origine, mais qui se sont perdus dans la race brune indigène. »

Invoquant l'embryogénie, Mme Royer faisait remarquer que presque tous les enfants européens sont blonds et surtout naissent blonds avant de devenir bruns, tandis que ceux qui, par exception, naissent bruns, ne deviennent presque jamais blonds. Il s'ensuivrait que la race indigène, celle qui a fourni la plus grande somme d'éléments généalogiques à nos races actuelles, était une race blonde. La question fut reprise avec détail par Mme Royer devant la Société d'anthropologie de Paris (1873)[1]; mais la communication qu'elle fit à ce sujet, où l'idée dominante était noyée sous un flot d'hypothèses, ne donna lieu à aucune discussion.

1. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1873, p. 905 et suiv.

En 1872 et en 1873, l'excellent linguiste Fr. Müller se déclara en faveur de l'opinion de Benfey, que la séparation des tribus aryennes s'est effectuée au sud-est de l'Europe, mais il ajouta que les Aryens avaient, à une époque beaucoup plus ancienne, habité les plateaux de l'Arménie [1]; cette hypothèse lui semblait imposée par l'identité de race des Aryens avec les Hamito-Sémites et les Caucasiens. L'hypothèse de l'origine arménienne des Aryens a été reprise depuis par M. Brunnhofer (1884), qui s'est fondé, pour en établir la vraisemblance, sur des rapprochements étymologiques fort hasardeux [2].

1. Fr. Müller, *Geographisches Jahrbuch*, 1872; *Probleme der linguistischen Ethnographie*, 1873.

2. Brunnhofer, *Ueber den Ursitz der Indogermanen*, Bâle, 1885. L'auteur insiste sur les noms de rivière *Kur* et *Araxe*, qui, répandus dans le domaine indo-européen, ne se trouvent réunis qu'en Arménie. Mais il s'agirait de prouver que ces noms sont véritablement indigènes en Arménie, pays qui n'a été occupé par les Indo-Européens que vers le VII[e] siècle av. J.-C. (Sayce, *The cuneiform inscriptions of Van*, dans le *Journal of the Royal asiatic society*, t. XIV. p. 377.)

XII

Benfey, nous l'avons vu, avait insisté sur l'absence du nom du lion dans la faune aryenne primitive pour nier que la patrie des Aryens pût être l'Asie centrale. Cet argument se trouva mis en question en 1873 par un ingénieux mémoire de M. Pauli [1]. Benfey supposait que le sémitique *laisch* avait été emprunté par le grec *(lis, leôn)*, que *leôn* avait donné le latin *leo*, *leo* le germanique *lewo* (aujourd'hui *loewe*). A cela M. Pauli répondit que la dérivation *laisch-lis* était inadmissible. Il posa pour l'époque proethnique une racine *liv*, éveillant l'idée de la couleur jaune et pâle, d'où le latin *lividus*, et expliqua par cette racine les noms du lion (le *fauve*) chez les différents peuples aryens de l'Europe. En vérité, l'étymologie de ces mots est encore tout à fait obscure et l'hypothèse de M. Pauli ne force pas la conviction : elle a du moins

1. Carl Pauli, *Die Benennung des Lœwen bei den Indogermanen*, 1873.

l'avantage de faire disparaître du débat, jusqu'à plus ample informé, un argument qui avait paru si fort à un savant de la valeur de Benfey [1].

Hehn, défenseur de l'hypothèse asiatique, fit observer en 1873, dans une monographie sur le sel [2], que le nom de cette substance, *sal, hals,* etc., ne se rencontre que dans les langues européennes. Donc, concluait-il, les Aryens n'ont pas connu le sel avant leur séparation, ils ne l'ont rencontré que lorsque leur migration, encore à ses débuts, eut amené le rameau occidental sur les bords du lac Aral et de la mer Caspienne. L'absence d'une désignation commune pour la mer a déjà été souvent signalée.

Des arguments de ce genre, quoique frappants au premier abord, n'ont qu'une force démonstrative très médiocre, car rien n'empêche d'admettre que des mots correspondants au latin *sal* ou *mare* aient pu se perdre en iranien et en sanscrit.

Malgré les divers travaux que nous avons signalés, l'opinion que les Aryens

1. C'est aussi l'avis de M. Joh. Schmidt, qui n'admet cependant ni l'explication de M. Pauli ni celles qu'on a proposées depuis du même mot (*Die Urheimath der Indogermanen*, 1890, p. 11-12).
2. V. Hehn, *Das Salz*, 1873.

venaient d'Asie était encore presque universellement adoptée par les savants. On peut en voir la preuve dans un important article de M. Virchow, intitulé : *les Peuples primitifs de l'Europe,* dont une traduction fut publiée en 1874 dans la *Revue scientifique* [1] : « Quelque séparées qu'aient pu être les époques où les différents peuples de l'Europe entrèrent dans le domaine de l'histoire... partout les anciennes traditions nous font remonter non à des races fixes, mais à des peuples nomades... Il est bien quelquefois fait mention d'habitants indigènes : les Grecs parlent des autochthones, les Italiens des aborigènes ; mais il est permis de se demander si ces indigènes eux-mêmes n'avaient pas été jadis nomades à leur tour. Ce qu'il y a de certain, *c'est que les races civilisatrices sont toutes venues de loin,* et toutes les traditions locales indiquent que le mouvement se produisit *de l'est à l'ouest.* Les traditions grecques mentionnent l'Asie Mineure, les traditions italiennes les côtes de la mer Adriatique. Les Celtes qui peuplèrent la France actuelle y vinrent de la mer Noire en remontant le Danube ; les Germains de l'Allemagne occupèrent pendant

1. *Revue scientifique,* 4 juillet 1874.

un certain temps le centre de la Russie ; en Suède même, les traditions nous montrent les Ases venant de l'extrémité orientale du continent... Il n'est heureusement pas indispensable de savoir quand et dans quel ordre chacune des diverses races aryennes a fait invasion en Europe et à quelle époque elle s'y est définitivement fixée. Il serait très difficile de rien préciser à cet égard, car le mouvement de l'est à l'ouest des vieilles races aryennes s'est continué pour plusieurs d'entre elles dans les temps historiques, jusqu'à la grande invasion du v[e] siècle après Jésus-Christ. Ce qu'il nous est facile d'établir, c'est le fait appuyé par la tradition, par l'histoire, par la philologie, l'archéologie, les sciences naturelles et enfin par la simple analogie, que *toutes les races européennes d'origine aryenne sont venues d'Orient.* »

M. Virchow examinait aussi l'opinion, fort répandue en 1874, que les envahisseurs aryens, blonds et à tête longue, avaient recouvert un fonds plus ancien de populations basanées et à tête ronde, apparentées aux Lapons et aux Finnois. A cela il objectait : 1° que les crânes ronds préhistoriques découverts dans le nord de l'Europe, en Allemagne, en Danemark et en Belgique, ne ressemblaient pas aux crânes

des Lapons et des Finnois de nos jours; 2° que certaines cavernes, habitées à une époque très reculée, avaient fourni des crânes allongés, d'un type tel, disait M. Virchow, qu'on serait tenté de les qualifier d'Aryens si l'on ne *savait* (?) que la race aryenne n'avait pénétré en Europe que longtemps après. Et puis, « qui nous prouvera que les Aryens avaient la peau blanche, les yeux bleus et le crâne allongé? Pourquoi les anciens Romains furent-ils si surpris à l'aspect de la conformation physique des Celtes et des Germains? Les habitants du Latium et de l'Ombrie n'étaient-ils pas Aryens également? Et sommes-nous certains que les Grecs avaient les yeux bleus et les cheveux blonds? Bien qu'ils aient pu avoir le crâne allongé, comme mes propres mensurations me portent à le croire, tout homme connaissant la littérature grecque sait qu'une peau blanche, des cheveux blonds et des yeux bleus ont été, dès la plus haute antiquité, choses fort rares et fort remarquées chez eux. » M. Virchow se contente plus loin de faire allusion à la théorie de M. d'Omalius d'Halloy et s'abstient trop prudemment de la discuter.

XIII

C'est également en 1874 que parut la seconde édition de l'ouvrage de Hehn sur les plantes cultivées et les animaux domestiques. L'auteur raille dans sa préface l'hypothèse de Latham ; mais ses railleries, pour spirituelles qu'elles puissent être, ne valent pas un argument sérieux : « Il arriva, dit-il, qu'en Angleterre, ce pays des singularités, un cerveau original se laissa tenter par l'idée de transférer la résidence primitive des Indo-Européens en Europe ; un professeur de Gœttingue, obéissant à un caprice quelconque, s'appropria cette découverte ; un spirituel *dilettante* de Francfort plaça le berceau de la famille aryenne au pied du Taunus et compléta ainsi le tableau. » Les raisons données par Hehn à l'appui de la théorie asiatique sont assez faibles et n'offrent rien de nouveau. L'auteur a du reste rayé sa préface tout entière des éditions subséquentes de son ouvrage.

On n'a pas assez remarqué un ingénieux mémoire de M. Régis Géry, présenté en 1875 au *Congrès international des sciences géographiques.* Partant du texte de Tacite sur l'indigénéité des populations germaniques [1], M. Géry fit appel à la géologie pour expliquer les migrations des Indo-Européens du nord vers le sud. Au début de l'époque quaternaire, la partie occidentale de l'ancien monde abritait une population très dense, qui avait acquis, à la faveur d'un climat favorable, une civilisation assez développée : c'étaient les Aryens. Quand les grands froids de la crise glaciaire se produisirent, une petite partie de ces hommes resta dans les régions hyperboréennes : la plupart s'expatrièrent et gagnèrent des climats méridionaux. Toute la théorie de M. Penka est en germe dans ce court essai, dont la rédaction est malheureusement un peu vague et l'érudition de seconde main.

Assoupie pendant quelques années, la discussion sur l'origine des Aryens reprit en 1879 [2]. Ce fut Henri Martin qui ouvrit le feu : « Considérée au point de

1. Tacite, *Germ.*, II.
2. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1879, p. 185 et suiv.

vue linguistique, dit-il, la famille aryenne est une; au point de vue anthropologique, elle est double. Il y a des Aryens bruns et des Aryens blonds. Quelle est celle de ces deux races qui a donné à l'autre le système des langues que nous nommons aryennes? » M. Topinard se déclara disposé à « placer le berceau de toutes les races blondes, antérieurement à la période des langues aryennes, quelque part en Europe ». Un zoologiste distingué, M. Piétrement, soutint ensuite [1] que la patrie des Aryens devait être cherchée dans le sud-ouest de la Sibérie. Le point de départ de sa thèse est un passage d'un des livres sacrés de la Perse [2] qu'il rapporte au berceau de la race aryenne : « Le plus long jour de l'été y est égal à deux des plus courts de l'hiver, la plus longue nuit d'hiver y est égale à deux des plus courtes nuits d'été. » Or, M. Piétrement affirme que ce texte ne peut désigner que le 49ᵉ degré de latitude nord, ce qui nous conduit, dans l'Asie centrale, au district d'Alatau du Turkestan russe actuel. Cette hypothèse fut combattue presque aussitôt

1. *Ibid.*, p. 189; *Revue de linguistique et de philologie comparée*, août 1879.
2. *Bundehesh*, XXV.

par M. Arcelin [1] et par M. de Harlez [2]; ce dernier, un des connaisseurs les plus exacts des livres sacrés de la Perse, déclara à ce propos, comme l'avait déjà fait M. Bréal [3], que l'Avesta ne pouvait fournir aucun renseignement précis relatif à la patrie primitive des Aryens.

Au cours de la même discussion, Mme Royer s'exprima ainsi [4] : « Que les Celtes, les Germains, même les Latins viennent de l'Orient de l'Europe, je l'admets, je le crois. Mais, par contre, toutes les légendes, toutes les traditions des Aryas historiques de l'Asie les font venir de l'Occident. D'un côté comme de l'autre, nous sommes amenés à rechercher leur berceau commun vers le bas Danube, dans cette Thrace pélasgique dont on ignore la langue, et dans cette presqu'île d'Asie Mineure où,

1. *Revue des questions scientifiques*, janvier 1880.

2. Harlez, *Les Aryas et leur première patrie*, dans la *Revue de linguistique*, juillet 1880.

3. Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 194 : « L'Airyana Vaëja est un pays entièrement fabuleux. » Cf. *ibid.*, p. 119 : « Les livres zends sont une mine inestimable pour la mythologie comparée ; ils ont la plus haute valeur pour le critique qui étudie les religions ; mais le géographe a peu de chose à y prendre et l'historien ne saurait assez s'en défier. » (Ecrit en 1862.)

4. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1879, p. 202-3.

de tout temps, se sont succédés, remplacés ou mélangés des peuples essentiellement aryens. » M. Girard de Rialle[1] affirma que « l'observation linguistique » contredisait positivement l'hypothèse de l'origine européenne et ajouta avec plus de raison que, si nous avons une idée nette des langues aryennes, le « type aryen » dont on parle sans cesse nous échappe complètement.

XIV

Quelques savants ont fait valoir, à l'appui de l'hypothèse asiatique, l'existence de rapports très anciens et très profonds entre les langues sémitiques et les langues aryennes. Les analogies lexicographiques sont faciles à expliquer par des emprunts : tel est, par exemple, le cas du latin *camelus* et du grec *kamèlos*, comparés à l'arabe *djemel*. Mais on a prétendu que ces analogies, pour ainsi dire superficielles, n'étaient pas les seules, et que la structure grammaticale des deux familles de langues

1. *Ibid.* p. 443.

en présentait aussi. Delitzsch [1] et Hommel [2], deux orientalistes de premier ordre, ont combattu en faveur de cette thèse : il semble pourtant qu'ils n'aient pas recruté beaucoup d'adhérents. Toutefois, de ce côté, nous sommes en droit d'attendre encore des surprises, car il ne faut pas perdre de vue que la provenance géographique des Sémites n'est pas mieux établie que celle des Aryens. Tandis que la plupart des savants font venir les Sémites de l'Arabie, M. A. de Kremer, observant qu'ils ont un nom commun pour le chameau, mais non pour le palmier et pour l'autruche, place le berceau des langues sémitiques entre l'Oxus et l'Iaxarte, c'est-à-dire dans la région même où la théorie dominante relègue aussi le berceau des Aryens [3]. Cette manière de voir est partagée par M. Hommel, qui l'a développée dans un ouvrage spécial : *Les Noms des mammifères chez les Sémites méridionaux* (1879). M. Hommel a trop d'expérience et de savoir pour vouloir tirer des consé-

1. F. Delitzsch, *Studien über indogermanisch-semitische Wurzelverwandtschaft*, 1873.
2. F. Hommel, *Die Namen der Sæugethiere bei den südsemitischen Voelkern*, 1879.
3. A von Kremer, dans l'*Ausland*, 1875, nos 1, 2, 4, 5.

quences de l'*absence* de telle ou de telle désignation commune dans le vocabulaire des différentes nations sémitiques, mais il insiste avec raison sur l'existence, dans la faune sémitique primitive, de noms d'animaux qui ne se trouvent pas ou qui sont très rares en Arabie. De ce nombre sont l'ours, le bœuf sauvage et la panthère. Hommel pense que le tronc sémitique primitif se divisa très anciennement en deux branches, l'une babylono-assyrienne, l'autre comprenant les Syriens, les Phéniciens et les Arabes. Comme la vigne, l'olivier, le figuier, le dattier et le chameau n'ont de désignation commune que dans le groupe syro-phénico-arabe, M. Hommel admet que ces peuples ont vécu ensemble, avant leur séparation définitive, en Mésopotamie, et que c'est là, par exemple, que le dattier sauvage devint une plante cultivée.

Si M. Hommel place ainsi en Mésopotamie la dernière étape des trois peuples sémitiques méridionaux encore indivis, il s'accorde avec M. de Kremer pour chercher leur origine première dans l'Asie centrale, où ils auraient été en contact avec les Aryens. Un certain nombre de termes paraissent se rencontrer, en effet, sous des formes identiques et avec la même signifi-

cation, dans les langues aryennes et sémitiques; ces emprunts, portant en partie sur les noms d'objets très usuels, ne s'expliquent, suivant M. Hommel, que par l'hypothèse d'un *contact préhistorique*. Les mots sur lesquels ce savant a insisté sont les suivants :

Aryen	*staura*	Sémitique	*tauru*	taureau.
—	*karna*	—	*qarnu*	corne
—	*gharata*	—	*harûdu*	or
—	*sirpara*	—	*tarpu*	argent
—	*waïna*	—	*waïnu*	vigne[1]

Deux autres termes importants se retrouvent à la fois dans le fonds primitif des langues aryennes et dans la langue des Sumériens, occupants de la vallée de l'Euphrate avant les Sémites. Ce sont :

Aryen	*rauda*	Sumérien	*urud*	cuivre;
—	*paraku*	—	*balag*	hache[2].

M. Hommel n'hésite donc pas à conclure que les Indo-Européens sont partis de l'Asie centrale pour commencer leurs longues migrations. Mais quel chemin ont-ils suivi dans leur passage d'Asie en Eu-

1. M. Joh. Schmidt n'admet aucune de ces analogies, *Die Urheimath der Indogermanen*, 1890, p. 7-9.

2. Ces deux rapprochements sont admis par M. Schmidt, *op. laud.*, p. 9.

rope? Il y a deux solutions possibles : ou bien les Aryens ont longé le sud de la mer Caspienne et traversé toute l'Asie Mineure ; ou bien, partis de l'Iaxarte et des rives de la mer d'Aral, il ont passé entre l'Oural et la rive septentrionale de la Caspienne pour atteindre la Volga. Sur l'une et l'autre de ces routes, les futurs Grecs et Italiens pouvaient apprendre le vieux mot signifiant *vigne* auprès des habitants des pentes du Caucase, d'où les Sémites l'avaient reçu également [1]. Mais le second itinéraire est plus conforme aux vraisemblances historiques ; en effet, ce que nous savons sur l'ethnographie anatolienne ne permet guère d'admettre une migration aussi considérable que celle des Aryens, qui se seraient glissés comme *incognito* à travers les régions déjà très peuplées de l'Asie Mineure.

Les plus anciens Aryens de cette contrée, Phrygiens et Arméniens, y sont arrivés non de l'est, mais de l'ouest, en partant de la côte européenne, de la Thrace. Dès le second millénaire avant Jésus-Christ, la plus grande partie de l'Asie Mineure, l'Arménie, la Syrie jusqu'à la Pales-

1 Cf. Hommel, *Archiv für Anthropologie*, 1884, t. XV, supplément, p. 163 et suiv.

tine et la région montagneuse entre l'Assyrie et la Babylonie d'une part, la Perse de l'autre, était habitée par des peuples dont les débris sont aujourd'ui les Caucasiens méridionaux (Géorgiens, Mingréliens). Les progrès des Aryens et la poussée des Sémites ont eu pour résultat de briser cette masse compacte de populations non aryennes; une partie de ces dernières se fondit avec les nouveaux venus, les autres furent rejetées vers le Caucase. Suivant M. Hommel, ces mêmes populations non aryennes occupaient primitivement non seulement l'Asie Mineure, mais presque toute l'Europe méridionale jusqu'à l'Espagne, où le basque, apparenté au géorgien, témoignerait encore aujourd'hui de leur séjour. A l'en croire, Héthéens, Pélasges, Étrusques et Ligures se rattacheraient à la même couche ethnique, que les Aryens envahisseurs ont recouverte, quand ils ne l'ont pas complètement anéantie [1].

1. Hommel, *Archiv für Anthropologie*, 1891, t. XIX, p. 260. Des idées analogues ont été exposées et développées par le R. P. de Cara; cf. *Revue archéol.*, 1892, I, p. 136.

XV

Un brillant et singulier essai de *synthèse proto-aryenne* fut tenté, en 1878, par un professeur d'Iéna, M. Théodore Poesche [1]. Partant de cette hypothèse — indémontrée et indémontrable — que les Aryens ont été une race d'hommes blonds et de grande taille, il a affirmé que leur berceau devait être cherché non pas au sud-est, comme le voulait Benfey, mais à l'ouest de la Russie actuelle, dans la région des immenses marais de Rokitno qui sont arrosés par le Pripet, la Bérézina et le Dniéper. Un savant russe, Mainow, avait raconté, au congrès international de géographie tenu à Paris en 1875, que l'albinisme, c'est-à-dire l'absence de pigment dans la peau et les cheveux, était particulièrement fréquent dans la région des marais de Rokitno. Le séjour des Aryens primitifs dans ce pays expliquerait, suivant M. Poesche, la blancheur de leur teint ; il ferait com-

1. Th. Poesche, *Die Arier*, 1878.

prendre aussi pourquoi ils ont conservé, dans l'Italie du Nord, l'habitude de construire des demeures sur pilotis, alors que la nature du terrain ne l'exigeait plus. Enfin M. Poesche insistait, après d'autres, sur les caractères de la langue lithuanienne qui, à certains égards, est plus voisine que le sanscrit védique lui-même de la langue mère indo-européenne. Il ajoutait que les Aryens primitifs n'ont pas pratiqué l'équitation, inconnue aussi des héros d'Homère, et qu'on ne pourrait guère s'expliquer ce fait si l'habitat primitif des Aryens avait été le vaste steppe ondulé de la Russie orientale.

Le livre de Poesche produisit une certaine impression ; plus que les travaux de savants comme J. d'Omalius et Benfey, il contribua à répandre dans le public lettré l'idée que la théorie asiatique de Pictet avait fait son temps.

Le directeur du musée de Mayence, M. Lindenschmit, s'exprima très nettement dans le même sens en 1880 (préface du *Manuel des antiquités germaniques*) [1]. Aux arguments négatifs donnés avant lui contre la théorie de Pictet, il ajouta (à la

1. Lindenschmit, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*, t. I, 1880-1889.

suite d'Omalius, mais sans le citer), que les anciennes invasions historiquement connues avaient, pour la plupart, suivi la marche d'Occident en Orient, et non pas la marche inverse. Par exemple, l'inscription de Karnak nous fait connaître, au XIVe siècle avant J.-C., une expédition des peuples de l'Occident contre l'Égypte ; plus tard, nous voyons les Celtes déborder sur l'Italie, sur la Grèce, sur l'Asie Mineure, les Scythes envahir l'Asie Mineure et la Perse, les Goths descendre de la mer Baltique vers la mer Noire. Les Indo-Européens d'Europe ont conservé jusqu'à ce jour la même force expansive, tandis que leurs colonies de la Perse et de l'Inde, mêlées à des races différentes et moins douées, ont complètement perdu le goût des migrations lointaines et des conquêtes par assimilation.

Mentionnons en passant un travail de M. von Loeher, publié en 1883 dans les *Comptes rendus* de l'Académie de Munich [1]. Loeher reprit la théorie de Geiger, en faisant de l'Allemagne *lato sensu* le foyer de la race indo-européenne. Quelques

1. Lœher, *Ueber Alter, Herkunft und Verwandtschaft der Germanen* dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1883, p. 593 et suiv.

années après[1], le même auteur alla plus loin; il identifia le «peuple des dolmens» aux Germains et montra ces « Wikings préhistoriques » laissant des traces de leur passage partout où l'on a signalé des mégalithes. C'est là, sous une étiquette nouvelle, un retour offensif de la vieille « celtomanie »; il est impossible de s'y tromper.

XVI

Les progrès de l'anthropologie et la vulgarisation des résultats de cette science, dus en partie à la série des *Congrès internationaux* qui se succédèrent de 1867 à 1880, devaient avoir pour effet d'intéresser de plus en plus les adeptes de la science nouvelle à la solution d'un problème qui avait longtemps été abandonné aux linguistes. Malheureusement, il est bien rare, sinon sans exemple, qu'un même homme excelle à la fois dans deux domaines aussi différents que l'anthropologie et la linguistique : de

1. *Ibid.*, 1888, p. 216; cf. *L'Anthropologie*, 1890, p. 604-606.

là le caractère de dilettantisme scientifique, touchant parfois à quelque chose de pis, dont sont empreints les deux importants travaux dont nous allons maintenant nous occuper.

Ces travaux sont l'œuvre d'un professeur de gymnase à Vienne, M. Penka ; ils ont été publiés en 1883 et 1886 sous les titres de *Origines ariacæ* et de l'*Origine des Aryens* [1].

Alors que M. Poesche avait posé en principe que les Aryens primitifs étaient grands et blonds, M. Penka se croit autorisé par la craniologie à ajouter qu'ils étaient *dolichocéphales*, c'est-à-dire qu'ils avaient le crâne allongé d'avant en arrière. Il cherche donc le berceau des Aryens dans le pays où les têtes longues et blondes, surmontant des corps élancés, sont à l'heure actuelle en plus grand nombre : ce pays est la partie méridionale de la Suède. Mais il y avait dès l'abord une grosse difficulté. A l'époque la plus ancienne où la présence de l'homme est constatée en Europe, la Suède était complètement inhabitée — et pour cause : elle était recouverte, ainsi que le Danemark et la partie septentrionale

1. K. Penka, *Origines ariacæ*, Vienne, 1883 ; *Die Herkunft der Arier*, Vienne, 1886.

de l'Allemagne, d'une épaisse couche de glace qui rayonnait autour du cercle polaire. Ces régions n'ont fourni aucun de ces instruments en pierre taillée à grands éclats que l'on recueille dans les alluvions anciennes de la Tamise, de la Somme, de la Seine, ou dans les cavernes de l'Angleterre et de la France qui étaient habitées à l'époque du mammouth et du grand ours. Il fallait donc, si l'on voulait faire de la Suède la patrie des Aryens, ne les laisser arriver dans ce pays que lorsque les glaces se furent retirées vers le nord, c'est-à-dire à l'époque qui, dans l'histoire de l'industrie, correspond à l'usage de la pierre polie et à l'érection des dolmens. Voici le petit roman préhistorique que nous devons à l'imagination de M. Penka.

XVII

Le genre humain — c'est M. Penka qui parle — prit naissance dans l'Europe centrale pendant la première période des temps tertiaires, que l'on appelle, depuis Lyell, le *miocène*. C'était alors un pays fort

agréable à habiter : *ver erat æternum*, le printemps régnait en souverain, comme dans le paradis de l'âge d'or chanté par Virgile. Mais les frimas de l'époque glaciaire approchaient, enveloppant d'une calotte de glace les régions polaires d'abord, puis les régions circumpolaires, comme la Scandinavie et le nord de l'Allemagne. (On sait que ce développement des glaciers vers la fin de l'époque tertiaire est aujourd'hui, quoique les causes en restent obscures, un des faits les mieux établis de la science [1].) Menacés par le froid, presque tous les hommes plièrent bagage et gagnèrent qui l'Afrique, qui l'Asie, pour chercher une température plus clémente. Seuls, les ancêtres des Aryens, gens pleins de courage ou peu frileux, demeurèrent dans l'Europe occidentale : c'est là qu'ils passèrent les longs siècles de la crise glaciaire. Bien leur en prit, car le climat rigoureux où ils vivaient produisit sur leur complexion physique une influence très heureuse : ils devinrent blonds, — il paraît que le froid rend blond, les ours étant blancs dans les terres polaires ;—leurs yeux prirent la couleur bleue, leur taille s'ac-

1. Cf. nos *Antiquités nationales*, t. I, p. 30.

crut dans une forte proportion et leurs crânes s'allongèrent, — il paraît que le froid allonge les crânes. — Lorsque, au début de l'ère actuelle, les animaux que chassaient les proto-Aryens, notamment le renne, émigrèrent vers le nord pour fuir le retour de la chaleur, les Aryens suivirent leur gibier favori. Ils se fixèrent sur la côte de Danemark et là se développa la civilisation dont portent témoignage les rebuts de cuisine accumulés, sous la forme de longs monticules, que les archéologues du Nord ont appelés *Kjoekkenmœddinger* [1]. Cette civilisation où, à défaut d'animaux domestiques, on trouve le chien, serait intermédiaire entre celles des époques paléolithique et néolithique. Les animaux et les plantes dont la linguistique attribue la connaissance aux Aryens indivis seraient précisément ceux que l'on rencontre dans les pays scandinaves. C'est là aussi que l'on trouverait, dans les fameux rebuts de cuisine, des outils en pierre établissant une transition entre la pierre éclatée et la pierre polie. Partout ailleurs, il n'y a pas transition, mais *hiatus*:

1. Le meilleur travail en français sur les *Kjoekkenmoeddinger* a été publié par M. Beauvois dans la *Revue contemporaine*, juillet 1863 et suiv.

la civilisation des chasseurs de rennes disparaît brusquement pour être remplacée, longtemps après, par la civilisation néolithique, qui se montre dès l'abord avec tous ses caractères distinctifs et ne peut être que le résultat d'une importation.

Il y a là une accumulation d'erreurs matérielles et d'invraisemblances. La plus choquante est celle-ci : les proto-Aryens de M. Penka suivent le renne vers le nord, et précisément on n'a jamais découvert un seul os de renne dans les immenses dépôts des *Kjoekkenmoeddinger !* Ils quittent un beau pays, où l'archéologie nous prouve que le cerf était extrêmement répandu, pour aller se nourrir de coquilles sur les côtes brumeuses du Danemark ! Mais poursuivons, sans nous arrêter aux questions de détail, l'exposé du système de M. Penka.

Pendant que les proto-Aryens se délectaient de leurs coquillages, en compagnie du chien qu'ils venaient de domestiquer, l'Europe occidentale, devenue déserte, appela de nouveaux habitants. Ce furent d'abord des immigrants venus du sud-ouest, hommes basanés à tête longue, que M. Penka identifie à la race dite de Cro-Magnon, du nom d'une caverne des bords de la Vézère où quelques squelettes ont

été découverts en 1868 [1]. Ces hommes peuplèrent non seulement l'Espagne et la Gaule, mais l'Italie, la Sicile, la Grèce ; l'Afrique du Nord appartenait aussi au domaine de cette race puissante, dont les Sémites eux-mêmes sont un des rameaux. En même temps arrivait de l'est une race mongoloïde, celle-ci à tête courte et à peau basanée : les deux races se rencontrèrent et se mesurèrent sur le sol de la France et de la Belgique.

C'est alors, au milieu de ces luttes entre basanés à tête longue et à tête courte, que reparurent dans l'Europe centrale les blonds Aryens. Ils soumettent toutes les populations inférieures qu'ils rencontrent, leur imposent la civilisation et la langue qu'ils ont apportées de Scandinavie, où régnait alors la pierre polie et où s'élevaient les monuments mégalithiques. Mais plus l'élément aryen s'éloigne de son foyer septentrional, plus ses qualités natives disparaissent par suite de mélanges avec des éléments étrangers. Ainsi se formèrent les peuples et les langues dont nous avons une connaissance directe. Les Slaves sont des Mongols aryanisés ; les Grecs sont des Sémites pélasgiques qui ont appris

1. Voir nos *Antiquités nationales*, t. I., p. 186.

une langue aryenne. D'autres Aryens ont perdu leur langue, mais ont conservé leur *habitus* physique sous un climat favorable à son maintien : tels sont les Finnois.

Parmi les arguments que M. Penka emprunte à la *paléontologie linguistique*, il en est quelques-uns qui ont été vantés à tort comme décisifs. Pour commencer par le règne animal, il insiste sur l'identité du nom de l'anguille en latin, en grec, en lithuanien et en slave; or, cet animal paraît n'exister ni dans la mer Noire, ni dans la mer Caspienne, ni dans les rivières qui s'y déversent. A quoi l'on peut répondre que le nom de l'anguille signifie *petit serpent*, que le serpent était extrêmement familier aux Indo-Européens indivis et que, par suite, la communauté d'une désignation de ce genre ne prouve pas du tout que les Aryens aient connu l'anguille avant leur séparation. Le nom de l'huître se trouve en grec, en latin, en celtique et en slave, mais c'est très probablement un mot d'emprunt. Dans le règne végétal, M. Penka s'arrête longuement sur le nom du hêtre, qui est commun aux langues européennes; cet arbre ne se trouve pas dans l'Europe orientale passé une ligne qui va de Koenigsberg à la Crimée. Cela ne prouverait quelque chose

qu'au cas où le hêtre ne reparaîtrait pas en Asie; or, on l'a constaté en Asie Mineure et au sud de la mer Caspienne. Il en est de même du bouleau (*birch, birke,* etc.), le seul arbre dont le nom soit commun à toute la famille des langues aryennes : il n'est point particulier à l'Europe et a été signalé sur les plateaux de l'Asie. Le nom du pin paraît être commun au grec et au sanscrit seulement. En résumé, comme l'a montré M. Schrader, tout ce qu'on peut conclure de l'étude de la faune indo-européenne, c'est que les Aryens indivis connaissaient les animaux domestiques, mais qu'ils n'avaient probablement pas de basse-cour, le seul nom d'oiseau qui soit commun aux différentes langues étant celui de l'oie. L'étude de la flore montre que les noms d'arbres communs aux langues de l'Europe et de l'Asie sont extrêmement peu nombreux, tandis que les concordances sont assez fréquentes dans le groupe européen. Il est permis d'en inférer que les Aryens indivis ont habité une région peu boisée, un pays de steppes et de pâturages, et que le groupe européen seul s'est trouvé en contact avec de grandes forêts.

Un des savants les plus autorisés de l'Angleterre, le professeur Sayce, fut le

premier à donner au système de M. Penka l'appui de sa haute approbation [1]. Il s'expliqua nettement à ce sujet au congrès de l'Association britannique réuni à Manchester en 1887 [2]. Mais, en général, la critique se montra réservée, pour ne pas dire hostile [3]; elle n'eut pas de peine à prouver à M. Penka qu'il avait une connaissance imparfaite de l'archéologie et accumulait les hérésies en linguistique. Néanmoins, le second de ses livres est d'une lecture si attachante, il respire une si profonde conviction que, malgré tous ses défauts, il produisit une impression très

1. Sayce, *The Academy*, 25 juin 1887, p. 452. Dans la seconde édition de ses *Principes de Philologie comparée* (trad. Jovy, Paris, 1884), M. Sayce admettait encore que les Aryens descendaient de l'Hindou-Koush et essayait d'établir que les Aryens occidentaux entrèrent en Europe par une route qui les conduisit au nord, et non au sud de la mer Caspienne (trad. franç., p. 277). « C'est donc par la Russie que les Aryens auraient pénétré en Europe, et nous pouvons découvrir un reflet du caractère froid et brumeux de la région que les émigrants avaient à traverser dans ce fait que le sapin et le bouleau furent les seuls arbres dont les Aryens européens se rappelèrent le nom après leurs longues migrations. »

2. Sayce, *Report of the British association for the advancement of science*, 1887, p. 889.

3. En Allemagne, M. Ferd. Justi fut presque le seul à se déclarer convaincu (*Berliner philologische Wochenschrift*, 1884, p. 39; 1887, p. 564).

considérable : depuis le jour de sa publication, la question de l'origine des Aryens n'a pas cessé un moment d'être à l'ordre du jour de la science.

XVIII

Un de ceux qui ont critiqué MM. Penka et Poesche avec le plus de compétence, M. W. Tomaschek [1], a insisté sur la nécessité de placer le berceau des Aryens dans l'Europe orientale, vu les relations qui existent entre les idiomes aryens et finnois. M. Tomaschek a même dit qu'il se faisait fort de prouver, par l'étude de la langue des Mordwas sur la moyenne Volga, que la plupart des Aryens, en particulier ceux qui parlèrent le lithuanien et le sanscrit, ont autrefois habité la même région. Malheureusement, quelque théorie que l'on admette, il est certain que les peuples ougro-finnois ont été pendant des

1. Tomaschek, *Zeitschrift für oesterr. Gymnasien*, t. XXIX, p. 859; *Literaturblatt für orientalische Philologie*, t. I, p. 133; cf. *Ausland*, 1883, p. 701.

siècles limitrophes des Slaves, des Celtes, des Germains, des Iraniens; il est donc toujours possible d'expliquer par des emprunts, faits à une époque relativement récente, les analogies que l'on constate entre les langues aryennes et finnoises. Un savant anglais, M. Taylor, a beaucoup insisté sur ces analogies; mais la plupart de celles qu'il a fait valoir dans le vocabulaire sont des illusions ou de simples effets du hasard [1]. C'est ce qu'a parfaitement établi M. Schrader, professeur à l'université d'Iéna [2]. Un exemple pris entre plusieurs est particulièrement instructif, comme montrant le danger des spéculation linguistiques de ce genre. M Taylor a rapproché le finnois *hepo,* signifiant « cheval », du grec *hippos,* qui a le même sens. Mais *hippos* correspond au sanscrit *açva,* au latin *equus,* et la forme de ce mot dans la langue mère indo-européenne paraît avoir été *ekwos*. Si donc l'analogie entre *hepo* et *hippos* n'est pas purement fortuite, elle doit s'expliquer par un emprunt qui ne remonte pas à une haute antiquité.

En 1884, 1885 et 1888, MM. Ch. de

1. Taylor, *Journal of the anthropological Institute*, février 1888.
2. Schrader, *Sprachvergleichung*, 2e éd. p. 146.

Ujfalvy [1], le P. van den Gheyn [2] et Max Müller [3] ont successivement brisé des lances en faveur de la vieille théorie asiatique, également défendue, comme nous l'avons vu plus haut, par M. Hommel. Le P. van den Gheyn incline vers l'opinion de Pictet, mais il critique habilement les livres d'autrui plutôt qu'il n'affirme en son nom propre. M. Max Müller se contente de dire aujourd'hui que le berceau des Aryens était « quelque part *en Asie* » et nie l'avoir jamais précisé davantage. M. de Ujfalvy, qui a sur ses contradicteurs la supériorité d'une connaissance personnelle de l'Asie centrale, affirme qu'on y trouve encore aujourd'hui deux types, l'un petit et à tête ronde, l'autre grand et à tête longue, dont les représentants parlent l'un et l'autre des langues aryennes. Cette constatation est bonne à opposer à l'hypothèse gratuite d'un type aryen uniforme, admise par MM. Poesche et Penka, et contre laquelle s'est plus d'une fois insurgé M. Virchow.

1. Ch. de Ujfalvy, *Le berceau des Aryas*, 1884.
2. Van den Gheyn, *L'origine européenne des Aryas*, 1885.
3. Max Müller, *Biographies of words and the home of the Aryas*, 1888 ; *Three lectures on the science of language*, 1889.

Le système de M. Penka fut vulgarisé en Angleterre par un professeur de l'université de Liverpool, M. Rendall. Le petit livre qu'il publia en 1889, sous le titre *le Berceau des Aryens* [1] expose la question avec clarté et prudence ; mais je n'y ai pas trouvé l'expression d'idées personnelles. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'une théorie si bien faite pour flatter l'amour-propre des Scandinaves ait été généralement rejetée par les savants du Nord : ni M. Montelius, ni M. Sophus Müller n'ont accordé leur adhésion à M. Penka.

XIX

En France, je fus le premier à faire connaître, dans la *Revue critique,* les idées de M. Penka et je ne me crus pas trop sévère en qualifiant son système de *roman* [2]. Un professeur de Montpellier, M. de Lapouge, exprima deux ans après

1. Gerald H. Rendall, *The cradle of the Aryans*, 1889.
2. *Revue critique*, 1887, I, p. 483-490.

une opinion toute contraire : en dehors de Penka et du penkisme, il n'y avait, à ses yeux, plus de salut pour les études anthropologiques [1]. Quelques-unes des assertions contenues dans son mémoire furent contestées par M. d'Acy [2]; il trahit d'ailleurs trop d'inexpérience dans le maniement des témoignages historiques pour qu'il soit utile de s'y arrêter plus longuement.

En 1889, l'année même où paraissait le mémoire de M. de Lapouge, la question de l'origine des Aryens faisait sa rentrée à la Société d'anthropologie de Paris [3]. M. Lombard développa très longuement la théorie de M. Penka, mais, par une distraction singulière, il oublia de mentionner le nom de l'auteur dont il s'appropriait si cavalièrement les idées. Mme Clémence Royer rappela avec raison qu'elle avait été l'une des premières à protester contre la théorie de l'origine asiatique, créée par des linguistes qui n'avaient aucune notion d'anthropologie [4]. Elle

1. *Revue d'anthropologie*, 1889, p. 181.
2. *Ibid.*, p. 469.
3. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1889, p. 472.
4. *Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1889, p. 483. A la p. 484, dans une note, Mme Royer a

ajouta, avec non moins de raison, que toutes les objections que soulève le plateau de Pamir, considéré comme berceau des Aryens, pouvaient s'appliquer *à fortiori* à la Scandinavie. Le bibliothécaire du Muséum, M. Deniker, présenta des observations très intéressantes [1] : « Après avoir fait jouer au plateau de Pamir, dit-il, un rôle trop considérable comme patrie primitive des Aryens, on s'élève trop aujourd'hui contre le Pamir comme lieu d'origine de certaines races. Il est cependant un fait certain : c'est que la plupart des races de l'Asie semblent avoir leur point d'origine dans le voisinage de ce plateau. Si le plateau lui-même est inhabité et même inhabitable une grande partie de l'année, et peuplé, le reste du temps, par quelques misérables tribus nomades, autour de ce plateau il y a des populations très sédentaires. La patrie primitive des Chinois agriculteurs est indiquée dans leurs annales au sud-est du plateau, dans le coin sud-ouest du Turkestan oriental. Les principales tribus turques sont parties en migration du flanc oriental de

donné la bibliographie de ses nombreuses communications à ce sujet.

1. *Ibid.*, p. 485.

ce plateau, pour y revenir par ses contreforts du nord et de l'ouest. Les tribus agricoles iraniennes ont habité, dès les temps les plus reculés, le versant ouest des pays pré-pamiriens et les Indo-Aryens occupent encore aujourd'hui le rebord méridional du Pamir. »

Mme Clémence Royer, revenant sur des idées qu'elle avait émises dès 1873, fit observer [1] qu'à l'époque géologique immédiatement antérieure à l'ère actuelle, la Méditerranée occidentale n'existait pas; une mer, qui couvrait le Sahara, faisait communiquer l'Atlantique avec la Méditerranée orientale par le détroit de Gabès largement ouvert, et couvrait peut-être une partie de la Libye cyrénaïque (Tripolitaine). Cette même mer, où l'isthme de Suez était un détroit, s'étendait à l'est, par le désert de Syrie et le bassin de l'Euphrate, jusqu'à la Caspienne, puis communiquait avec la mer Noire au nord du Caucase, et, par le bassin de l'Obi, se continuait jusqu'à la mer Polaire. L'Asie était donc, alors, séparée pronfondément de l'Afrique nigritique, aussi bien que de l'Europe, à laquelle était au contraire rattachée la presqu'île anatolienne, qui,

1. *Ibid.*, p. 486 et suiv.

jusqu'au massif du Caucase, formait une prolongation de l'Europe jointe au massif des Balkans. C'est dans cette région géographique, alors insulaire, qu'il faut, suivant Mme Royer, chercher le berceau des Aryens ; ceux-ci se répandirent sans doute dans l'Europe occidentale plusieurs milliers d'années avant de s'établir sur le plateau de la Perse. La patrie de la race aryenne est « l'île balkano-caucasique » ; cette race diffère d'ailleurs complètement de la race blonde européenne, qui, dès l'époque quaternaire, aurait occupé le centre de l'Europe.

Mme Royer, qui fut l'une des premières adeptes du darwinisme en France, n'a pas cessé de combattre la thèse dite monogéniste, vigoureusement soutenue par M. de Quatrefages, d'après laquelle l'espèce humaine tout entière aurait rayonné d'un centre unique, suivant l'idée qui fut en faveur pendant tout le moyen âge et qu'on prête, mais probablement à tort, au rédacteur de la *Genèse* biblique. Si, comme M. Élisée Reclus l'a admis après Mme Royer, l'Europe, l'Asie et l'Afrique transsaharienne étaient séparées pendant la période quaternaire, il serait très difficile, en l'absence de toute donnée sur l'existence de l'homme tertiaire, d'admet-

tre que les races humaines aient toutes divergé d'un même centre. Mme Royer s'est prononcée nettement contre cette manière de voir, à la suite de son intéressante conférence sur l'origine des Aryens : « En somme, dit-elle, tous les groupes ethniques humains sont, encore aujourd'hui, à peu près aux lieux où ils sont nés; et tous les peuples qui ont disparu, qu'elles qu'aient été leurs conquêtes, au moment de leur plus grande expansion, sont revenus mourir à leur berceau, non sans laisser quelque chose de leur type aux peuples, alors dans leur période d'expansion, qui leur ont succédé dans les mêmes lieux. C'est-à-dire que les peuples changent de nom, et parfois de langage, par le fait de la conquête; mais, à moins d'une destruction totale immédiate, aucun d'eux ne meurt complètement sans laisser la trace de son sang dans la nation qui lui succède politiquement aux mêmes lieux, tant que les conditions climatériques en demeurent les mêmes [1]. »

Cela est parfaitement exact, mais nous croyons qu'il faut aller, dans cette voie, plus loin encore que Mme Royer. Ce qu'on appelle une race est le produit d'influences

1. *Ibid.*, p. 495.

complexes que nous enveloppons sous la désignation de *milieu*. Des hommes d'une certaine race, partis en petit nombre de leur pays d'origine, peuvent conquérir de vastes territoires peuplés par une race différente, mais si cette conquête a parfois pour résultat l'assimilation morale du plus grand nombre à la minorité victorieuse, ce sont toujours, anthropologiquement, les gros bataillons qui l'emportent. Si donc, ce qui n'est nullement prouvé ni même vraisemblable, les conquérants aryens présentaient un type physique uniforme, il y a des dizaines de siècles que ce type a disparu, modifié dans les divers pays aryanisés par celui de la population indigène. Parler d'une *race* aryenne d'il y a trois mille ans, c'est émettre une hypothèse gratuite : en parler comme si elle existait encore aujourd'hui, c'est dire tout simplement une absurdité.

XX

L'année précédente (1888), un congrès scientifique international des catholiques

s'étant réuni à Paris sous la présidence de Mgr d'Hulst, le R. P. van den Gheyn y parla longuement de la question aryenne; son travail fut publié en 1889 avec les autres mémoires présentés au congrès. L'auteur commença par esquisser l'historique de la question, en tenant compte également des recherches de la linguistique et de celles de l'anthropologie; puis il aborda l'examen critique des arguments linguistiques, anthropologiques et géographiques en faveur de l'origine européenne des Aryas. Sa conclusion fut très réservée : « Si l'hypothèse de l'origine asiatique n'est pas péremptoirement prouvée, écrit-il, rien d'autre part ne s'oppose à ce qu'on y souscrive. » En revanche, il considère que l'hypothèse européenne « ne repose sur aucune preuve convaincante ». Dans l'état actuel de nos connaissances, il était difficile de tenir un autre langage. Cependant, cédant à une antipathie bien légitime pour les fantaisies de M. Penka, le R. P. van den Gheyn se montrait un peu sévère pour l'hypothèse européenne, dégagée de ce qu'on pourrait appeler le roman scandinave. Au mois d'avril 1890, dans la *Revue des questions scientifiques* de Louvain, il modifiait son attitude à cet égard et se déclarait prêt à accepter la

solution de MM. Tomaschek et Schrader, qui placent la patrie des Aryens dans le sud-est de la Russie européenne, vers le cours moyen de la Volga. « Toutefois, ajoutait-il, plusieurs des preuves fournies par M. Schrader en faveur de l'Europe septentrionale s'expliqueraient également dans l'hypothèse qui placerait les premiers établissements aryaques un peu plus au sud, au-delà de la Caspienne, près de l'Oxus et de l'Iaxarte. Car nous persistons à penser qu'il faut donner une explication du contact qui, malgré qu'on en ait dit, est tout aussi perceptible entre les Aryas et les Sémites qu'entre les Aryas et les Finnois. »

XXI

L'ouvrage de M. Schrader, auquel la citation précédente fait allusion, est une seconde édition très augmentée et entièrement refondue, publiée à Iéna en 1890, d'un livre intitulé : *Comparaison des langues et histoire primitive*, dont la première édition avait paru en 1883 [1].

1. Otto Schrader, *Sprachvergleichung und*

M. Schrader est un linguiste; l'anthropologie et l'archéologie préhistorique n'interviennent dans son travail qu'à titre d'auxiliaires, et d'auxiliaires inspirant quelque méfiance à celui qui les emploie. Le but principal de ce savant, aussi consciencieux que bien informé, a été de refaire le grand ouvrage de Pictet, sur un plan assurément moins vaste, mais en tirant parti des ressources nouvelles que fournissent, pour la comparaison des vocabulaires, les progrès de la grammaire comparée et de la phonétique. Que, sur ce domaine, il ait laissé échapper quelques erreurs, qu'il se soit abandonné à quelques combinaisons aventureuses, c'est ce qui n'étonnera personne au courant des difficultés du sujet, et l'on n'avait pas besoin qu'un professeur de Giessen, M. P. von Bradke, écrivît un volume de 350 pages pour prouver que M. Schrader n'est pas infaillible [1]. Du reste, la critique lourde et pédantesque de M. von Bradke ne porte que sur la première

Urgeschichte, 2me éd., 1890. J'ai donné un résumé assez complet de cet ouvrage dans un appendice au livre de M. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, 2e éd., p. 307-322 (Paris, Leroux, 1891).

1. P. v. Bradke, *Ueber Methode und Ergebnisse der arischen Alterthumswissenschaft*, 1890.

édition du livre de M. Schrader et la forme plus que singulière sous laquelle elle se présente n'est pas faite pour la recommander à l'attention.

M. Schrader, dans sa première édition, avait exposé les faits en s'abstenant de conclure. Dans la seconde, il s'est montré plus hardi. Tout en réfutant les illusions de M. Penka, il est disposé à croire, avec M. Tomaschek, que la Russie méridionale et orientale doit être considérée comme le berceau des Aryens. Il a eu le mérite de faire ressortir les analogies incontestables que présente la civilisation des Aryens indivis avec celle des stations lacustres de la Suisse appartenant au premier âge du métal, sur les confins de l'époque néolithique. A ses yeux, les constructeurs des palafittes helvétiques sont probablement un rameau de la famille aryenne, qui aura remonté le cours du Danube. Ce qui le frappe surtout, c'est que les Aryens indivis ont vécu dans des chariots [1] et n'ont connu qu'une maigre végétation forestière, alors

1. Le sanscrit possède un mot analogue à l'allemand *wagen* (chariot) ; il y a aussi des termes communs pour la roue et pour le joug, mais non pour les rayons de la roue. Les chariots aryens étaient à roues pleines, comme les *plaustra* romains et les véhicules des Marcomans sur les bas-reliefs de la colonne Antonine.

que, dans le groupe européen des langues aryennes, les désignations communes des arbres sont assez nombreuses. Il en résulte que le séjour des Aryens avant leur séparation a dû être un pays de steppes, et le seul pays de ce genre que l'on puisse nommer est précisément la vaste région qui s'étend entre la mer Caspienne et la mer Noire. Cette explication a encore l'avantage de rendre compte des analogies qu'on a signalées entre les langues aryennes et les idiomes finnois [1].

Dans le détail, le livre de M. Schrader est surtout une réfutation méthodique de celui de Pictet. Il s'attache à prouver que la condition des Aryens indivis était infiniment plus voisine de l'état primitif que ne l'avait pensé le savant genevois. Tandis que ce dernier concevait les Aryens sur le modèle des héros d'Homère, M. Schrader voit en eux des hommes dont les armes et les outils sont presque exclusivement en bois ou en pierre [2] et qui, en fait de métal,

1. M. Schrader reconnaît cependant que l'absence de l'ours dans les steppes fait une difficulté, le nom de cet animal étant commun aux langues aryennes.

2. L'allemand *hammer*, marteau, est identique au slave *kameni*, pierre; l'allemand *sax*, couteau, est le même mot que le latin *saxum*, pierre.

ne connaissent que le cuivre [1]. Loin de leur attribuer la possession de tous les animaux domestiques, il se demande s'ils ont connu le cheval autrement qu'à l'état demi-sauvage. En un mot, il réagit énergiquement contre la tendance longtemps dominante en Allemagne à présenter sous les couleurs les plus flatteuses la race indo-européenne primitive. A cet égard, on peut dire que son livre a détruit pour toujours une illusion déjà fort ancienne et qu'un retour aux vues optimistes de Pictet est désormais impossible.

La même année, un très habile metteur en œuvre de matériaux linguistiques et archéologiques, M. Taylor, publiait à Londres un aimable petit volume intitulé : *l'Origine des Aryens* [2]. Plus que le gros ouvrage de M. Schrader, dont le mérite est cependant supérieur, ce livre se prêterait à une traduction française qui serait certainement bien accueillie de notre pu-

1. Latin *aes*, gothique *aiz*, sanscrit *ayas*. Depuis Pictet, on avait généralement attribué aux Aryens la connaissance du bronze, opinion qu'il paraît difficile de maintenir. Dans différents pays, l'archéologie nous montre que l'emploi du cuivre pur a suivi celui de la pierre polie et précédé celui du bronze. Le poignard primitif (sanscrit *asi*, latin *ensis*) était en pierre ou en cuivre.

2. Isaac Taylor, *The origin of the Aryans*, 1890.

blic. M. Taylor est, en somme, de l'avis de M. Schrader, dont il suit assez fidèlement l'exposition; mais, à la différence du savant allemand, il ne se méfie pas des données anthropologiques et n'hésite pas à se lancer dans l'obscur chaos de l'ethnographie primitive de l'Europe, guidé par la comparaison des crânes préhistoriques ou réputés tels. Il admet dans l'Europe occidentale, à l'époque néolithique, quatre types humains : le petit à tête longue, le grand à tête courte, le grand à tête longue et le petit à tête courte. Dans le premier, il reconnaît les Ibères, dans le second les Celtes, dans le troisième les Scandinaves, enfin, dans le quatrième, les Ligures. De ces quatre races, ce sont les Celtes seuls qui sont Aryens ; les autres ont été *aryanisés* par la conquête. On se demande pourquoi les quatre races n'auraient pas été également aryanisées, sous l'influence d'envahisseurs peu nombreux dont le type particulier, s'ils en possédaient un, a dû se noyer dans les populations ambiantes. Mais une discussion du système de M. Taylor, qui n'est, à bien des égards, qu'une combinaison des vues exposées par MM. Thurnam, Broca et de Quatrefages, nous entraînerait beaucoup trop loin. Notre connaissance des types craniologiques de l'époque de la

pierre polie est encore si rudimentaire qu'il y a vraiment excès de témérité à vouloir y distinguer quatre types et quatre races, ni une de plus, ni une de moins ; ce sont là des synthèses provisoires qui, en fixant les idées, peuvent servir aux progrès de la science, mais qui ne pourraient que nuire si l'on venait à leur attribuer un caractère sévèrement scientifique qu'elles n'ont pas.

Nous avons déjà vu que M. Taylor fait des Aryens une branche des Finnois. Ses conclusions à cet égard s'appuient sur des considérations linguistiques dont on a plus d'une fois fait ressortir la fragilité [1]. Tout ce que l'on peut dire actuellement, c'est que les langues finnoises et aryennes ont dû être très anciennement en contact, comme elles le sont encore aujourd'hui. Quant à une communauté d'origine, à une identité primitive, ce sont des hypothèses tout à fait indémontrables et qui supportent bien moins la critique que celle de l'origine commune des Sémites et des Aryens.

1. Voir l'*Academy* du 21 avril 1888.

XXII

Publiant, vers la fin de 1889, son intéressante *Introduction à l'étude des races humaines*, M. de Quatrefages s'en tint résolument à l'opinion ancienne, qui cherche l'*Aryane primitive* vers le cours supérieur du Syr-Daria. Par là, son ouvrage semble bien antérieur à la date qu'il porte, car il n'y tient aucun compte des travaux récents dirigés contre l'hypothèse de Pictet. Ce que nous pouvons toutefois retenir de ce livre, c'est l'affirmation, sous la plume d'un anthropologiste compétent, de la dualité du type aryen. Têtes longues et têtes courtes auraient coexisté dans les tribus aryennes indivises, ce qui explique que l'on retrouve les deux types céphaliques parmi les populations aryennes de l'Europe. « Des faits de ce genre se sont montrés chez nous dès l'époque néolithique. Ils se sont reproduits à l'âge du bronze, car si les brachycéphales (têtes rondes) ont apporté le métal en Angleterre, ce sont les dolichocéphales (têtes

longues) qui l'ont introduit en Scandinavie. Trouver de nos jours les deux types juxtaposés, centralisés et plus ou moins fusionnés, n'a donc rien qui doive surprendre. »

Le type à tête ronde est représenté surtout aujourd'hui par les Bas Bretons, les Auvergnats, les Savoyards, les Croates, les Tadjiks du plateau central de l'Asie; pour M. de Quatrefages, ce sont là les descendants d'une même race celtique, à laquelle se rattachent peut-être les Ligures. Les têtes allongées dominent, depuis le IVe siècle environ avant Jésus-Christ, sur le Danube, dans l'Allemagne du Nord et la Scandinavie; à ce type appartiennent les Hellènes, les Persans et les Hindous des castes supérieures. Telle est, brièvement résumée, la répartition des deux types céphaliques considérés par M. de Quatrefages comme aryens.

XXIII

M. Johannes Schmidt, dont nous avons rencontré le nom presque au début de cet

historique, donna lecture en 1890, à l'Académie de Berlin, d'un remarquable mémoire sur l'origine des Aryens [1]. Examinant les théories mises en avant dans ces dernières années à l'encontre de l'hypothèse bactrienne de Pictet, il s'efforça de prouver que les arguments dont on les étaye manquent tout à fait de solidité. Linguiste éminent, M. Schmidt ne pouvait que se montrer sévère pour un amateur un peu superficiel comme M. Penka; il paraît avoir été moins heureux dans ses objections au livre si sensé de M. Schrader. Mais c'est surtout en pareille matière qu'il est plus aisé de critiquer que de construire. Lorsque M. Schmidt en arrive à exposer sa propre solution du problème, nous sommes étonné du peu de valeur de ses arguments. Le premier est emprunté à M. Hommel, qui a signalé des analogies curieuses entre les termes signifiant *hache* et *cuivre* dans les langues aryennes de l'Europe, d'une part, et, de l'autre, dans la langue parlée très anciennement en Babylonie. Ces analogies peuvent bien être l'effet du hasard, et M. Schmidt a rappelé

1. Joh. Schmidt, *Die Urheimath der Indogermanen und das europæische Zahlsystem*, Berlin, 1890 (extrait des *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin).

lui-même, à ce propos, l'exemple du mot *potomac*, signifiant *rivière* dans les langues indigènes de l'Amérique du Nord, à rapprocher du grec *potamos* qui a le même sens, alors pourtant qu'aucun homme raisonnable ne voudra croire que les Indiens aient emprunté un mot au grec [1]. Mais, à supposer que les ressemblances constatées par M. Hommel aient toute la valeur que leur concède M. Schmidt, peut-on conclure de là à un contact direct entre les anciens maîtres de la Babylonie et les Aryens ? Ne suffirait-il pas d'admettre des relations commerciales, se poursuivant, à travers le Caucase, entre la haute vallée du Tigre et le bassin de la Volga ?

La même réponse convient à la seconde thèse de M. Schmidt. Il remarque que chez les Aryens la numération est fondée sur le principe décimal, mais que, cependant, chez certains peuples de la famille, notamment chez les Germains, on constate comme une intrusion du système duodécimal, ou plutôt sexagésimal ($60 = 5 \times 12$), qui se traduit, par exemple, dans

1. Comparer encore le mandchou *shun*, signifiant « soleil », à l'anglais *sun* ; le mandchou *sengi*, signifiant « sang », au latin *sanguis*. Ces exemples ont été cités par M. Sayce, *Introd. to the science of language*, t. I, p. 149.

les vieilles lois germaniques, par l'importance attribuée au chiffre *soixante*, en particulier dans la fixation des amendes. En latin même, *sexaginta* et *sexcenti* s'emploient pour désigner un nombre illimité, mais considérable, d'objets. Or, le système sexagésimal est celui sur lequel est fondée toute la métrologie babylonienne. M. Schmidt voudrait conclure de là, comme des rapprochements tentés par M. Hommel, à une influence très ancienne exercée par la Babylonie sur les Germains, c'est-à-dire sur des Aryens de l'ouest [1]; il faudrait donc, suivant lui, que ces Aryens occidentaux eussent vécu, à une époque reculée, non loin de la sphère des influences babyloniennes, alors que les Aryens orientaux s'en éloignaient dans leur marche vers le sud. Mais si, comme le pense M. Schrader, les Aryens indivis ont habité entre la mer Caspienne et la mer Noire, la seule civilisation qui fût à leur portée était précisément celle des Babyloniens, et l'on doit s'étonner plutôt que le fonds aryen primitif ne trahisse pas de plus nombreuses traces de cette influence! Ainsi, quelle que soit la valeur des ingé-

1. Des traces moindres d'une influence babylonienne se rencontrent aussi dans l'Inde védique.

nieuses remarques de M. Schmidt sur la persistance du système sexagésimal chez les Aryens, on peut dire que la théorie de M. Schrader s'en accommode tout aussi bien que celle de Pictet. Il n'est pas jusqu'à l'hypothèse scandinave de M. Penka qui ne puisse à la rigueur l'accepter, en faisant intervenir les relations commerciales entre l'Anatolie et les côtes de la Baltique, relations dont la haute antiquité est suffisamment prouvée par ce que nous savons du commerce de l'ambre. Il ne paraît donc pas que M. Schmidt ait fait faire un pas à la question [1].

XXIV

Un des vétérans de l'anthropologie, M. Huxley, intervint dans le débat au

1. M. Schmidt résume ainsi son opinion (p. 20) : « Il me semble parfaitement concevable que les peuples indo-germaniques aient déjà vécu en Asie dans la situation relative où les montre l'histoire, puis qu'ils se soient peu à peu avancés vers l'Europe, à la manière d'une phalange, les Celtes en tête, à gauche et à droite les Européens du

mois de novembre 1890 par un long article publié au *Nineteenth Century* [1]. Après avoir rappelé que la langue n'est pas un critérium de la race — les nègres des États-Unis parlent tous aujourd'hui l'anglais — et que « ceux qui parlaient l'aryen primitif peuvent avoir été un mélange de deux ou plusieurs races, comme le sont ceux qui parlent actuellement le français et l'anglais », M. Huxley n'en essaie pas moins de faire accepter les deux hypothèses suivantes : 1° les hommes qui parlaient l'aryen primitif constituaient une race unique ; 2° cette race était grande, blonde et avait le crâne allongé. De preuves, je n'en vois pas, et M. Huxley ne peut alléguer que des apparences. En ce qui touche le séjour primitif des Aryens, le savant Anglais, à l'exemple de Latham, pense qu'il ne faut pas le resserrer dans les limites étroites d'un canton et d'une province et que les Aryens primitifs étaient disséminés sur un vaste territoire entre la

sud et ceux du nord. » Ainsi son système actuel s'accorderait avec sa *Wellentheorie* de 1872 (cf. plus haut p. 28). — Le travail de M. Schmidt a donné lieu à une discussion entre ce savant et M. Fr. Müller (*Ausland*, 1891, n°s 23, 27, 31).

1. *Nineteenth Century*, 1890, t. XXVIII, p. 750-777; cf. *The Academy*, 29 novembre et 13 décembre 1890.

mer du Nord et l'Oural. Reprenant des considérations développées par Mme Clémence Royer, dont il est étrange qu'il n'ait pas même cité le nom, il fait observer qu'à l'époque quaternaire, la mer Noire, la mer Caspienne et la mer d'Aral formaient une grande Méditerranée *Ponto-Aralienne* qui se déversait dans l'océan Glacial par le bassin de l'Obi. L'Asie Mineure était alors rattachée à l'Europe, formant une digue contre laquelle venaient se briser les eaux de la mer Noire. Il y avait donc une profonde coupure entre l'Asie et l'Europe et toute communication directe de l'Europe avec le Caucase, la Perse et l'Afghanistan était impossible. Resterait à savoir si cet état de choses n'est pas bien antérieur à la formation des langues aryennes, dont la transparence grammaticale n'atteste pas une très haute antiquité. M. Huxley remarque, d'ailleurs, que si l'on accepte son hypothèse, les ancêtres des Indo-Persans auraient habité au sud de l'Oural, région qui appartient politiquement à l'Asie, tandis que les ancêtres des Germains auraient atteint, dès l'époque la plus lointaine, les rives de la mer du Nord. Ainsi la question de savoir si les Aryens primitifs étaient Européens ou Asiatiques se réduit à une querelle de



mots : aussi loin qu'on puisse remonter, il y avait des Aryens dans l'Europe actuelle, comme il y en avait aussi dans la Sibérie occidentale qui est l'Asie.

M. Huxley est disposé à croire que la civilisation métallique de l'Europe ne dérive pas de l'Asie centrale ou de la Phénicie, mais des Tchoudes de l'Altaï et de l'Oural ; comme M. Andree et d'autres, il n'admet pas la nécessité d'un centre unique de la métallurgie préhistorique. Contrairement à M. Schrader, il ne pense pas que les habitants des stations lacustres de la Suisse aient été Aryens. Cependant il se rappelle que M. Helbig a démontré en 1879 [1], ou du moins rendu très vraisemblable, que les habitants des terramares de l'Italie du Nord, dont la civilisation ressemble beaucoup à celle des lacustres, étaient des hommes parlant une langue aryenne, ancêtres des peuples italiotes que connaît l'histoire. Comme il est difficile de faire un sort à part aux constructeurs des palafittes et à ceux des terramares, M. Huxley concède dans une note qu'en adoptant la théorie du professeur Rhys, on pourrait voir dans les hommes des pala-

1. Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, 1879 ; cf. *Journal des Savants*, 1880, p. 435, 476, 530.

fittes des Aryens d'une couche plus ancienne. C'est de cette théorie de M. Rhys, professeur de celtique à l'université d'Oxford, que nous devons maintenant dire quelques mots.

XXV

M. Rhys a fait connaître son système dans plusieurs articles de la *Scottish Review* de 1890 et dans un mémoire publié en 1891 par la *Société philologique* de Londres [1]. Linguiste éminent, mais tout à fait étranger à l'anthropologie et à l'archéologie préhistoriques, M. Rhys s'appuie sur les faits du langage et néglige les autres; nous sommes d'autant plus disposé à l'en louer que nous avons reconnu depuis longtemps combien les premiers offrent une base plus solide que les seconds.

Les langues celtiques modernes, irlandais, écossais, gallois, bas-breton, etc., se

1. Il faut lire le compte rendu critique qu'en a publié M. d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, 1891, p. 477.

divisent en deux groupes, dont l'un est dit *goidélique* et le second *breton*. Dans le groupe goidélique, auquel appartiennent l'irlandais et l'écossais, le son *q* (modifié en *c*, *ch* et *g*) correspond au son *p* (modifié en *b* et *ph*) dans le groupe breton (gallois, bas-breton). Par exemple, le mot *cheval*, primitivement *ekwos*, qui se dit en latin *equus*, devient en gallois *epaul*, en irlandais *ech*. L'ancienne langue celtique, dont nous ne connaissons que des noms propres et quelques mots transmis par les inscriptions ou les auteurs, appartient au groupe breton : ainsi cheval s'y dit *epos*, analogue au gallois *epaul*.

Comme il y a, dans le groupe des langues celtiques modernes, deux familles caractérisées ainsi l'une par *q*, l'autre par *p*, M. Rhys s'est demandé si une division analogue n'existait pas pour les langues celtiques anciennes. En d'autres termes. comme le peu de gaulois que nous savons appartient à la famille celtique du *p*, il a recherché dans l'antiquité les traces d'une autre langue celtique caractérisée par l'emploi du *q*.

Ces traces se retrouveraient d'abord en Espagne, où il est question de deux peuples appelés les *Equaesi* et les *Quarquerni*, Le second de ces noms est le plus con-

cluant, car il correspond à des noms connus comme *Perperna*. Dans l'Italie du Nord, on trouve aussi des vocables comme *Equasia* et *Squillius*. De ces indices, que l'on voudrait plus nombreux, M. Rhys conclut à l'existence d'une couche de Celtes *q* aux extrémités du domaine celtique, en Irlande, en Espagne, dans l'Italie du Nord; cette première couche aurait été recouverte par une invasion de Celtes *p*, qui se rendirent maîtres de tout le pays et lui imposèrent leur dialecte, non sans laisser subsister toutefois certaines désignations géographiques en *q* comme *Sequana* (la Seine) et *Aquitania*.

On aurait donc, suivant M. Rhys, deux groupes de langues celtiques anciennes : le groupe *q*, qu'il appelle *celticain* (néologisme formé sur le modèle d'*africain*) et le groupe *p*, qu'il croit proprement gaulois. Il faut remarquer que cette théorie viendrait à l'appui d'une idée déjà ancienne, qui a surtout été développée par M. Alexandre Bertrand : la distinction entre les Celtes et les Gaulois [1].

Ce qu'il y a de tout à fait curieux, c'est qu'un groupement analogue peut être

1. Voir A. Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, 2me éd., p. 264.

constaté en dehors du domaine celtique. Les Romains, appartenant au vieux rameau italiote qui fut la première population aryenne de la péninsule, se rangent dans le groupe *q* (latin *equus,* irlandais *ech*)*;* en revanche, les Osques et les Ombriens, Aryens de la seconde couche apparentés aux Gaulois, font partie du groupe *p*. En Grèce même, nous trouvons quelque chose d'analogue. Le grec d'Hérodote, qui est du vieil-ionien, se rattache au groupe *q :* ainsi le mot qui se dit *poté* en grec prend la forme *koté* dans la langue d'Hérodote. Là encore, la langue caractérisée par l'emploi de *q* paraît appartenir à la couche aryenne la plus ancienne.

Si l'on songe qu'au commencement du moyen âge on voit l'empire romain, où se parlaient presque exclusivement des langues aryennes, envahi par des barbares qui parlaient également l'aryen; si l'on réfléchit aussi que, dans l'histoire ancienne de la Grèce, l'invasion dorienne se présente avec un caractère analogue, on conviendra que l'hypothèse de la migration de plusieurs couches aryennes se superposant n'a rien d'invraisemblable pour une époque où les documents historiques nous font défaut.

M. Rhys considère comme prouvé par

le sens commun que les Aryens *p* ont dû diverger d'un centre unique; il serait, en effet, bien étrange que cette transformation de *q* en *p*, dont il n'y a pas trace dans d'autres familles de langues, se soit produite à la fois dans plusieurs centres du monde aryen. Au point où ce changement singulier s'est accompli, M. Rhys admet qu'il y a eu conquête d'une population aryenne par une population non aryenne, qui, tout en adoptant la langue des vaincus, modifia cette langue sous l'influence de celle qu'elle avait parlée jusque-là. Les Aryens *p* étaient donc non pas des Aryens de race, mais des allophyles aryanisés. Quant au point où cette aryanisation s'est accomplie, M. Rhys croit nécessaire de le chercher dans la région des Alpes, d'où les Aryens *p* rayonnèrent ensuite sur la Gaule, l'Italie et la péninsule des Balkans. « Peut-être, conclut M. Rhys, pourrait-on considérer les stations lacustres de la Suisse comme la résidence de la population mixte des néo-Aryens. » A l'époque même de César, nous voyons les Helvètes partir de la Suisse actuelle pour se fixer dans l'ouest de la Gaule : telle a été précisément, suivant le professeur d'Oxford, la marche suivie par les Aryens *p*.



XXVI

Les découvertes de l'archéologie ont été invoquées à leur tour pour établir que les Hellènes sont venus du nord. On sait que plus de dix siècles avant l'ère chrétienne une civilisation très curieuse, que nous connaissons surtout par les fouilles de Mycènes, a fleuri dans la partie orientale du bassin de la Méditerranée. Cette civilisation, plus ancienne que celle des poèmes d'Homère, a été considérée par les uns comme pélasgique ou carienne, par d'autres comme achéenne, c'est-à-dire hellénique [1]. Dans les discussions qui se poursuivent à ce sujet, il y a, croyons-nous, un malentendu. La population primitive de la Grèce, comme celle de l'Italie, était pélasgique, mais l'aristocratie guerrière qui lui imposa sa domination parlait une langue aryenne. On peut donc dire que la civilisation mycénienne est pélasgique à la base et aryenne au sommet, ce qui

1. Cf. *L'Anthropologie*, 1890, p. 552 et suiv.

mettra tout le monde d'accord. L'assimilation des deux éléments ethniques en présence ne se fit pas en un jour; les vaincus commencèrent par travailler pour les vainqueurs, dont le style propre, caractérisé par la décoration géométrique, ne prit le dessus qu'après des siècles. Comme l'a constaté M. Tsountas [1], le style géométrique est rare à Mycènes, mais il commence à s'y montrer, dans la céramique, alors que la fabrication proprement mycénienne est encore florissante. Or, le même tombeau qui a fourni à M. Tsountas des tessons de vases appartenant au style géométrique dit du Dipylon, présente dans sa toiture une disposition particulière : elle est inclinée sur les quatre faces, absolument comme celle d'une urne funéraire découverte en Crète et décorée dans le style mycénien, qui a été publiée par M. Orsi [2]. C'est là probablement le type des habitations privées de Mycènes, tandis que les tombeaux à voûte angulaire et à coupole conservent le souvenir d'un type antérieur. D'autre part, les fouilles de Tirynthe nous ont appris que dans les palais royaux de cette époque, c'est la toiture en

1. Cf. *Revue archéologique*, 1892, I, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 29.

terrasse qui dominait : ce système de construction est d'origine orientale et convient mieux que les autres à des climats secs. Dans la Grèce classique, l'usage des toits angulaires ne s'est maintenu que pour les temples, comme par une sorte de survivance religieuse. Le type des palais royaux de Tirynthe et de Mycènes, dont le modèle paraît égyptien, est devenu, en se développant, celui des habitations grecques et gréco-romaines. En thèse générale, la forme des tombes et celle des temples conserve le plus fidèlement l'aspect des habitations primitives ; il semble donc certain que le type de la maison hellénique n'est pas né dans un climat sec et chaud comme celui de l'Assyrie ou de l'Égypte. Les urnes funéraires en forme de cabanes, que l'on a découvertes à Albano, autorisent la même conclusion pour le modèle de la maison italienne.

A Mycènes et à Tirynthe, comme dans les terramares de l'Italie, il n'y a pas de restes de poissons comestibles, mais il y a des huîtres; or, les Grecs d'Homère ne sont pas ichthyophages et les noms communs désignant les poissons manquent dans les langues aryennes de l'Europe, alors que ces langues ont un même mot pour désigner l'huître. Bien que ces argu-

ments n'aient rien de probant, on ne peut leur refuser une certaine créance : ils s'ajoutent à d'autres pour démontrer qu'une partie au moins de la population dite mycénienne était apparentée aux Italiens des terramares. Mais la possibilité que le terme désignant l'huître soit un mot d'emprunt — c'est l'opinion de M. Max Müller et d'autres linguistes — ne permet pas de tirer une conclusion géographique de la présence de ce mot dans les langues aryennes, comme l'a soutenu M. Penka, qui invoque à ce propos les *Kjoekkenmoeddinger* du Danemark [1].

XXVII

Tuisco, dans la *Germanie* de Tacite, est l'ancêtre mythique des Germains. Le pays de Tuisco, la Germanie, est la patrie des Aryas blonds, grands navigateurs devant l'Éternel, qui ont semé de dolmens le littoral des pays où ils ont passé. Ces Ger-

1. M. Penka a de nouveau développé son système dans l'*Ausland* de 1891, p. 132, 141, 170, 191.

mains ont fait plus encore : ils ont créé les conceptions mythologiques dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont qu'un écho souvent infidèle et qu'il faut chercher à l'état pur dans les *Eddas*. Tel est, en quelques mots, le contenu d'un gros livre de M. E. Krause, travail d'amateur, rempli d'étymologies bizarres, que l'on a eu tort de prendre trop au sérieux [1]. Ses arguments n'offrent rien de nouveau : nous les avons déjà exposés en parlant des écrits de MM. Geiger, von Löher et Penka. Il n'y a guère d'original que des rapprochements fantastiques entre les divinités de la Grèce et celles du Nord. M. Krause ne veut pas savoir que la mythologie septentrionale, telle du moins qu'elle nous est connue par une littérature datant du moyen âge, a subi très fortement l'influence non seulement de la Grèce et de Rome, mais du christianisme. C'est là un point qui a été établi par M. Bugge [2], et toutes les décla-

1. Ernst Krause (Carus Sterne), *Tuisko-Land, der arischen Stæmme und Gœtter Urheimat*, 1891. Voir la critique justement sévère de M. E.-H. Meyer, *Berl. Philologische Wochenschrift*, 1892, p. 699 et notre article dans la *Revue critique*, 1892, II, p. 80.

2. S. Bugge, *Studien ueber Entstehung der nordischen Gœtter-und Heldensage*, 1889. Voir Bréal, *Journal des Savants*, 1889, pp. 622, 688.

mations du monde n'y changeront rien. M. Krause ignore aussi que la toponymie des pays à dolmens suffirait, à défaut d'autres arguments, pour rendre insoutenable la théorie des « dolmens aryens ». Celle qui attribue ces monuments aux Ibères souffrirait moins de difficultés ; mais pourquoi veut-on donc qu'il y ait eu un *peuple des dolmens,* puisqu'il n'y a pas de peuple des tumulus ? Et pourquoi, les dolmens étant des tombeaux, la comparaison des vocabulaires aryens ne montre-t-elle pas, chez les Aryens indivis, le souci de sépultures inviolables ? Or, l'on a déjà remarqué qu'il n'en est rien.

Bien autrement sérieux est le dernier travail dont nous ayons eu connaissance, celui de M. Hermann Hirt, publié dans les *Indogermanische Forschungen* de Strasbourg [1]. Critiquant le mémoire de M. Schmidt, il fait observer que les Étrusques ont attaché une grande importance au chiffre 12 et que les traces du système duodécimal chez les Germains peuvent être dues à leur influence. Avec Schmidt, il n'admet pas que la patrie des Aryens puisse être le steppe russe, hypothèse

1. H. Hirt, *Indogermanische Forschungen*, 1892, p. 464.

qu'exclut, dans le vocabulaire aryen, la présence de l'ours, l'absence de l'abeille et l'existence de trois saisons seulement. Malgré le manque de mots concordants, il croit que les Aryens ont connu la mer et le sel [1]. Dans le règne végétal, il insiste sur la communauté des appellations du pin ; la racine **dru-* (d'où le nom grec du chêne) aurait désigné primitivement un arbre de cette espèce. Le culte du chêne *(*perqu-)*, qui est commun aux Aryens, atteste aussi leur accointance avec le roi des forêts, ce que confirmerait, suivant M. Hirt, la linguistique [2]. Donc, puisque les Aryens indivis ont encore connu le saule et le bouleau, il devient inadmissible qu'ils aient vécu dans un pays de steppes et aussi que leur berceau doive être cherché en Asie, où pin, chêne, bouleau et saule ne se trouvent pas réunis. M. Hirt en vient donc à placer, à peu près comme M. Penka, la patrie des Aryens indivis sur la mer Baltique. « Là se rencontrent encore aujourd'hui le loup et l'ours, là essaiment les abeilles dont le miel servait à préparer le doux breuvage, le

1. Ce dernier point a été admis par M. Joh. Schmidt.

2. Les analogies dans le domaine indou sont très douteuses.

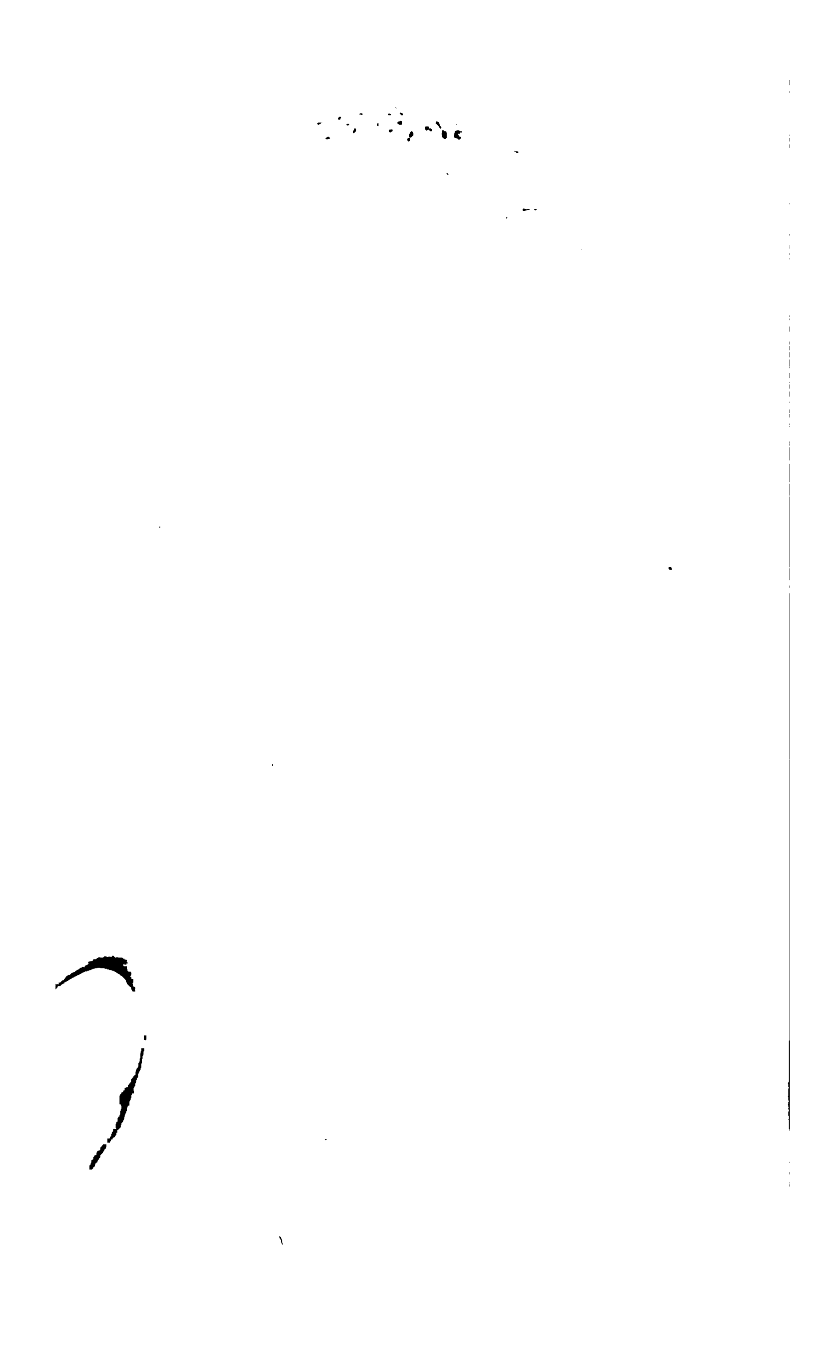
**medhu* des Aryens, là s'élevaient de grands arbres où, avec l'aide du feu, on pouvait creuser des barques, là on pouvait adorer la divinité dans les grandes forêts qui inspiraient la terreur religieuse. En revanche, il n'y avait pas lieu d'y employer le cheval; le lion et le tigre font défaut dans cette région. Enfin, on peut rappeler le caractère archaïque des langues lithuanienne et slave; les peuples qui parlèrent ces langues, plus rapprochés de leur pays d'origine, les ont conservées mieux que les autres à l'abri des intrusions. » Malgré les réserves toutes scientifiques dont M. Hirt fait suivre cette conclusion, on peut dire que son article est une preuve significative du revirement qui s'est produit dans l'esprit des linguistes eux-mêmes en faveur du système, sinon de la méthode de M. Penka.

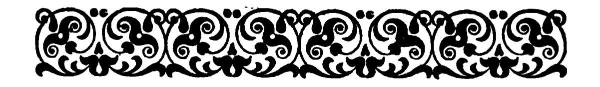
XXVIII

Arrêtons ici cet historique. Le lecteur a vu défiler devant lui une longue série de savants, attaquant chacun à son tour,

avec toutes les ressources de l'érudition la plus ingénieuse, un problème qui, dans l'état actuel de la science, ne comporte pas de solution assurée. C'est déjà beaucoup, cependant, d'avoir remis en question des résultats trop facilement acceptés et d'avoir fait valoir des arguments sérieux à l'appui de la théorie nouvelle qui place dans l'Europe orientale la résidence des tribus aryennes avant leur séparation. Quant à l'étude de la civilisation de ces tribus, telle qu'elle se révèle par la comparaison des différents vocabulaires aryens, éclairée par les recherches archéologiques, elle peut aujourd'hui être poursuivie avec une bien autre sûreté de méthode qu'à l'époque où Kuhn et Pictet l'ont entreprise, et les conclusions auxquelles elle est parvenue sont déjà d'une précision suffisante pour qu'on ait cru utile de les porter, dégagées de leur gangue philologique, à la connaissance du public curieux [1].

1. C'est ce que nous avons essayé de faire, d'après M. Schrader, dans la seconde édition du livre de M. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois* (Paris, Leroux, 1891, p. 307-322.)





INDEX

DES NOMS D'AUTEURS

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Marchessou fils.

XXXV. — *Fables turques*, traduites par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18.. 5 fr.
XXXVI. — *La Civilisation japonaise*, par L. DE ROSNY. In-18. 5 fr.
XXXVII. — *La Civilisation musulmane*, par STANISLAS GUYARD, professeur au collège de France. In-18........................ 2 fr. 50
XXXVIII. — *Voyage en Espagne* d'un ambassadeur marocain (1690-1691), traduit de l'arabe par H. SAUVAIRE. In-18............ 5 fr.
XXXIX. — *Les langues d'Afrique*, par ROBERT CUST. Traduit par L. DE MILLOUÉ. In-18.................................. 2 fr. 50
XL. — *Les fraudes archéologiques en Palestine*, suivi de quelques monuments phéniciens apocryphes, par CH. CLERMONT-GANNEAU. In 18 illustré de 33 gravures.................................. 5 fr.
XLI. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MÉNANT. In-18.. 2 fr. 50
XLII. — *Mâdhava et Mâlati*, drame sanscrit, traduit par M. STREHLY, avec une préface par M BERGAIGNE In-18................ 2 fr. 50
XLIII. — *Le Mahdi*, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours, par JAMES DARMESTETER. In-18......................... 2 fr. 50
XLIV. — *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France. In-18............ 2 fr 50
XLV. — *Trois nouvelles chinoises*, traduites par M. le marquis D'HERVEY DE SAINT-DENYS, de l'Institut. In-18.......... 5 fr.
XLVI. — *La poésie chinoise*, par IMBAULT-HUART. In-18... 2 fr. 50
XLVII. — *La Science des Religions et l'Islamisme*, par HARTWIG DERENBOURG. In-18.. 2 fr. 50
XLVIII.— *Le Cabous Nameh*, ou Livre de Cabous, de Cabous Onsor el Moali, souverain du Djordjan et du Guilan Traduit pour la première fois en français avec des notes, par A. QUERRY, consul de France. Fort volume in-18...................................... 7 fr. 50
XLIX. — *Les peuples orientaux* connus des anciens Chinois, par LÉON DE ROSNY. Nouvelle édition. In-18.......................... 5 fr.
L. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MENANT. II. Assyrie. In-18.................................... 5 fr.
LI. — *Un mariage impérial chinois*. Cérémonial, par G. DEVÉRIA. In-18 illustré.. 5 fr.
LII. — *Les Confréries musulmanes au Hedjaz*, par A. LE CHATELIER. In-18.. 5 fr.
LIII. — *Les Origines de la Poésie persane*, par M. L. DARMESTETER. In-18... 2 fr. 50
LIV. *Artâ Viraf-Namak ou Livre d'Arda Viraf*, par M. A. BARTHÉLEMY. In-18.. 5 fr.
LV. — *Deux Comédies turques*, de Mirza Fèth-Ali Akhond-Zadè, traduites pour la première fois en français, par A. CILLIÈRE. 5 fr.
LVI. — *Les Races et les Langues de l'Océanie*, par Robert CUST, traduit de l'anglais, par Alph. PINART. In-18............ 2 fr. 50
LVII. — *Les Femmes dans l'Epopée iranienne*, par le baron d'AVRIL. In-18.. 2 fr. 50
LVIII. — *Pryadarsika*, drame sanscrit traduit, par STREHLY. 2 fr. 50
LIX. — *L'Islam au XIXe siècle*, par A. LE CHATELIER... 2 fr. 50
LX.— *Kia-li*, livre des rites domestiques chinois de Tchou-Hi. Traduit pour la première fois, avec commentaires, par C. DE HARLEZ. In-18.. 2 fr 50
LXI. — *Catéchisme Bouddhique* ou introduction à la doctrine du Bouddha Gotama, par SOUBHADRA BHIKSHOU. In-18..... 2 fr. 5
XII. — *La Femme persane jugée et critiquée par un Per*
Traduction annotée du *Téédib-el-Nisvân*, par C. AUD
premier Drogman de la légation de France en Perse. In-18. 2
XIII. — *Le Théâtre Japonais*, par M. A. LEQUEUX, In-18.
XIV. — *La Religion de Bab*, par CLÉMENT HUART. In-18.
XV. — *Les Antiquités sémitiques*, par C GA
In 18....................................
XVI. — *Un Diplomate ottoman en 1*
Akif-Pacha, traduit du turc par A ALR

